

PER

0-54

EX-2

5

25. pour un NOM

Le billet promissaire de la Société St-Jean-Baptiste et les conditions du concours, page 14.

Revue mensuelle illustrée pour la Jeunesse.
Publiée par la SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE
DE MONTRÉAL.
Tél. No temporaire : MAIN 8155.

Abonnement annuel : Canada, 15 sous.
Union postale : \$1.00.
Rédaction, administration et publicité :
Bureaux A. B. C., 225, rue Saint-Laurent, Montréal.

Vol. I, No I.

MONTREAL, JANVIER 1921

Paru en Novembre 1920

A LA PÊCHE

1.—La pêche à la ligne est la distraction favorite de M. Burnambert, de Frascheville. Sa joie est sans égale lorsqu'il peut rapporter le soir au plein panier de brochets encore tout pétillants.

2.—Par un heureux hasard de la Providence, son chien Poupon l'accompagne aujourd'hui. En effet, deux gornements qui jouaient sur le pont ont imaginé une pêche d'un nouveau genre.

4.—Chacun tire avec fureur de son côté. Le pauvre Poupon est seul contre deux. A qui restera la victoire ? M. Burnambert attend le dénouement avec anxiété.

3.—Poupon est furieux de manque de respect de ces vaillants et, résolu à disputer le bien de son maître, saute à petites dents la perruque, qui se balance dans les airs.

5.—Enfin le dévouement du brave chien est récompensé, tandis que les gamins, honteux, jurent, mais un peu tard, qu'en ne les y prendra plus.

LE NUMÉRO : 7 sous

Mon voyage autour du monde

Jean-Baptiste Lagacé sous le pseudonyme Philéas Lachance



Revue L'Oiseau bleu, Montréal, 1921

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

L'OISEAU BLEU — Montréal
(Roman-feuilleton publié de janvier 1921 à mai 1922.)

MON VOYAGE AUTOUR DU MONDE

ROMAN JEUNESSE

PAR PHILÉAS LACHANCE

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

[Le départ](#)

[De Montréal à Rigaud](#)

[De Rigaud à Ottawa](#)

D'Ottawa à Toronto
Aux chutes du Niagara
Sur les grands lacs
Sault-Sainte-Marie et Lac Supérieur
Au Lac des bois
Dans la prairie
Dans les montagnes
Sur le Pacifique et au Japon
Chez les chinois et les philippins
En Australie et aux Indes
Inde et Perse
En terre sainte
De Rome à Montréal

LE DÉPART

Combien d'entre-vous, fillettes et garçonnets qui lisez la *Revue de la Jeunesse*, aimeraient à faire un voyage autour du monde ? N'est-ce pas qu'il serait intéressant de s'en aller sur ce globe qui mesure près de deux cent millions de milles carrés, à travers des régions dont la physionomie, les productions et les climats sont si divers d'un point à l'autre : sur ce globe qui porte l'humanité, c'est-à-dire l'étonnante variété des races humaines, différant entre elles non seulement par la taille et la couleur de la peau, mais par les usages, les langues, les croyances, et qui nous offre cependant la plus admirable preuve que ce qui est si divers peut avoir une seule et même origine ?

J'entends des milliers de voix qui me disent : « Moi, moi ! » Déjà vous croyez arrivé le moment du départ. Enfants, vous quitteriez ainsi, d'un cœur léger, vos bons parents, vos amis, votre école avec celles ou ceux qui vous y instruisent, tout, enfin, pour aller courir les aventures d'un long et périlleux voyage ! Car on a beau dire que les moyens de se déplacer ne laissent aujourd'hui que peu de dangers, il va sans dire que le risque existe toujours.

Cet empressement à partir me plaît fort ; j'y vois la preuve que vous êtes de bonne race, que vous appartenez à une nation qui a compté beaucoup de voyageurs justement célèbres, et qu'enfin vous affichez des dispositions qui montrent que vous n'avez pas peur de la vie.

Mais vous voilà songeurs ; d'ici, je distingue vos gestes d'hésitation ; et vous vous dites, tout pensifs : « N'est-il pas possible de voyager en esprit ? » À la bonne heure. Loin de renoncer au projet de vous laisser voir un peu du monde extérieur, je m'empresse de vous raconter les circonstances dans lesquelles j'ai fait mon voyage autour du globe, alors que j'avais votre âge.

Au printemps de 1895, mon père fut chargé par le gouvernement de notre province de faire un long voyage d'études. Il n'était pas seul :

l'accompagnaient un ingénieur, un naturaliste et un peintre.

À douze ans, c'est bien tôt pour voyager de la sorte. Suffira-t-il de vous dire que maman n'était plus de ce monde et que papa tenait à faire lui-même, autant que possible, mon éducation. D'ailleurs, ma robuste santé allait me permettre d'accomplir ce voyage sans funestes conséquences.

J'étais décidément trop jeune pour comprendre parfaitement le but de la mission que mon père et ses compagnons de voyage allaient remplir. Mais à en juger par tous les lieux que nous avons visités et les personnages que mon père a consultés, j'en conclus que nous n'étions pas de simples touristes, et que nous ne voyagions pas toujours par les routes les plus fréquentées.

Pendant les deux années que ce voyage a duré, j'ai écrit plusieurs fois à mes tantes et à des amis qui m'avaient instamment recommandé de ne pas les oublier. À l'exemple du chef de la mission, j'ai pris des notes et des croquis. C'est de tout cela que j'aide mon souvenir aujourd'hui pour vous raconter cet inoubliable voyage.

Et maintenant que nos préparatifs sont terminés, vous riez, vous riez de bon cœur ! Mais où allons-nous ? — Sous tous les climats, à travers toutes les latitudes, par les villes et les solitudes, sur les plaines et les plateaux, à travers les exubérantes forêts et les brûlants déserts, dans les vallées et jusqu'au sommet des montagnes, emportés par la locomotive, en voiture, à dos de cheval, allant même à pied. Nous franchirons l'océan, les golfes, et nous naviguerons sur les fleuves et les lacs, tour à tour convoyés par des navires les plus variés de forme et de dimension. Parfois nous mènerons la vie que mènent les peuples dont nous visiterons les pays presque sauvages. Nous humerons les brises, nous sentirons les fleurs, nous goûterons les fruits de tous les climats. En un mot, nous ferons de la géographie vivante, en tâchant de comprendre pourquoi il y a une si grande diversité dans les choses et chez les humains.

Ces émouvants spectacles de la nature, ces souvenirs, ces notions acquises à travers le vaste Canada et chez les peuples étrangers nous apprendront à mieux aimer Dieu, auteur, maître et dispensateur de tant de merveilles.

Et voilà que chaque livraison de la *Revue de la jeunesse* va vous donner une tranche de ce récit, qui est fait à votre intention. Cette revue, qui veut avant tout vous être agréable et contribuer à votre instruction, n'exige en retour qu'un léger sacrifice. De temps à autre, au cours du voyage, vous enverrez à M. le directeur une mappe-monde en esquisse, sur laquelle vous aurez tracé le chemin parcouru.

Compagnes et compagnons de voyage le moment est venu de dire adieu à tous les êtres que vous chérissez. Déjà sonne l'heure du départ.

DE MONTRÉAL À RIGAUD

15 mai 1895, gare Windsor, 8 heures du matin. — Cinq voyageurs causent sur le quai de la gare, avec animation et de bonne humeur, en attendant le « tout-le-monde-à-bord », qui me semble tarder. Ce groupe comprend ceux qui vont faire le curieux voyage que j'ai entrepris de vous raconter. Papa m'a présenté à ceux qui deviennent nos compagnons de route : M. Louis Séverin, ingénieur, M. Jean Bernard, naturaliste, et M. Octave Lebrun, artiste-peintre. Chacun d'eux fait montre d'une parfaite urbanité et témoigne un grand respect pour le chef de la mission.

Pendant que la locomotive égrène ses dang dong empressés et nous emporte vers l'ouest, je salue ma ville natale, tout en regardant le mont Royal s'abaisser à l'horizon. De quelque côté et en quelque saison que l'on te considère, ô Ville-Marie, fondation des Maisonneuve, des Lambert Closse, des Jeanne Mance, des Marguerite Bourgeoys, des Youville, des Viger et des McGill, tu demeures intéressantes : le jour par la féconde activité de tes magasins et de tes usines, par la beauté de tes monuments et l'étendue de tes parcs ; le soir par ton fourmillement de vie, sous l'abondance de tes étoiles électriques. Au revoir, tours crénelées de Notre-Dame, flèches altièrres de Saint-Jacques, de Saint-Pierre, de Sainte-Cunégonde et de Saint-Henri ; étincelantes coupoles de Saint-Jean-Baptiste et de la cathédrale. C'est lorsqu'on se sépare des bonnes choses qu'on en connaît mieux le prix.

Nous passons près de Lachine, petite ville industrielle, d'où commence le canal qui conduit

 **Les corrections sont expliquées en page de discussion**

à Montréal, en permettant d'éviter les grands rapides qui barrent ici le Saint-Laurent. Papa me raconte les circonstances du lugubre massacre que les Iroquois firent des habitants de Lachine, dans la matinée du 5 août 1689. En poussant leurs terribles cris de guerre, ils enfoncent les portes à coups de haches, font cent cinquante victimes, allument l'incendie et emmènent un grand nombre de prisonniers qu'ils tortureront dans leur captivité. Un autre souvenir, moins lugubre celui-là, se rattache à Lachine. Non loin de la ville on peut voir

des ruines : ce sont celles de la maison qui fut habitée par Cavelier de la Salle, le futur découvreur du Mississippi et de la Louisiane. Mon père me fit observer, à propos de cet audacieux voyage, combien la route du Saint-Laurent et des grands lacs offre de facilités pour pénétrer sur tout le continent, ce qui ne diminue en rien le courage persévérant dont cet explorateur a fait preuve.

Salut à une autre villette : Sainte-Anne-de-Bellevue. C'est ici qu'au siècle passé commençait ou finissait l'existence pleine de dangers des canotiers, des bûcherons et des « hommes de cages » qui firent la fortune des traitants de pelleteries et des exploiters des forêts de pins et de chênes sur l'Outaouais supérieure. M. Lebrun m'a fait observer la modeste église où tant de voyageurs, soit en partance, soit au retour, venaient invoquer leur patronne tutélaire.

Sortis de l'île de Montréal, nous longeons la rive droite de l'Outaouais en passant vis-à-vis Oka, remarquable par sa vieille mission des Sulpiciens auprès des Algonquins-Iroquois, son calvaire au sommet de la montagne, et son monastère de Trappistes : Notre-Dame-du-Lac.

Et voici Rigaud, logée au pied de sa montagne. Elle porte une curiosité naturelle que nous avons pris soin de visiter et que M. Bernard m'a décrite : *la pièce de guérêts*. C'est un champ carré, couvrant trois arpents, où l'on trouve jusqu'à une grande profondeur des cailloux rangés dans un ordre si parfait que l'on se croirait en présence d'une pièce de guérêts. Mon ami le naturaliste a ridiculisé cette prétention maintes fois exprimée, paraît-il, qui ferait de ces cailloux un cimetière d'Indiens. Il faut y voir plutôt une accumulation de roches que les glaciers d'un autre âge auraient façonnées, arrondies, puis étalées sur le flanc de la montagne. Non loin de ce champ mystérieux il y a une chapelle dédiée à Notre-Dame et qui est un lieu de pèlerinage. Du même endroit la vue porte loin, sur la rive opposée de l'Outaouais ; et l'on distingue sans peine, sur des niveaux d'altitude croissante parmi les petits bois, les villages et les champs cultivés ; ils occupent comme autant de gradins d'un amphithéâtre dont les Laurentides forment les dernières marches. En vérité, voilà un beau coin de ma patrie.

DE RIGAUD À OTTAWA

16 mai — À huit heures ce matin, nous avons pris le train pour la Pointe-Fortune, où nous sommes bientôt descendus. De ce petit village paisible, nous avons traversé l'Outaouais, — sur un bateau-passeur, ce qui ne m'était jamais arrivé, — les ponts sont si nombreux dans notre pays. Ce passeur navigue au pied des rapides de Carillon. C'est merveille que de voir la masse des eaux écumer, bondir et blanchir en changeant de niveau sur un mille de parcours.

Sans perdre grand temps, mes compagnons de voyage se sont mis à mesurer le terrain autour du village de Carillon. On m'a ensuite raconté les merveilleux souvenirs d'histoire qui se rattachent à ce lieu. C'est ici, en vue des rapides, entre l'eau rousse de l'Outaouais et les hautes berges couvertes de bois, que s'est déroulé l'exploit suprêmement héroïque de 1660 que vous avez appris dans votre *histoire du Canada*. Nous étions proche de l'anniversaire de ce fait d'armes qui a sauvé la Nouvelle-France de la destruction par les sanguinaires Iroquois. Lorsque mes compagnons de voyage se furent arrêtés au bord d'une route, nous nous découvrîmes, et le chef de la mission rappela les circonstances du combat du Long Sault. Ici, Dollard et ses seize compagnons vinrent chercher une mort glorieuse, en se portant au devant d'une armée de barbares qui avait résolu de détruire Ville-Marie. Depuis mon voyage, un monument a été érigé sur le théâtre du combat. Montréal, patrie des dix-sept immortels sacrifiés, possède elle aussi son monument à Dollard ; il se trouve au parc Lafontaine.

Pour éviter les rapides grondants et pleins d'écueils de l'Outaouais, on a creusé dès 1819 un canal qui va de Carillon à Grenville. C'est ici également, longeant ce canal, que fut construit un chemin de fer qui a été maintenu longtemps comme une relique. C'est même sur ce train de physionomie tout à fait démodée que nous nous sommes rendus à Grenville, pour prendre le rapide qui devait nous conduire dans la capitale.

Bientôt, dans notre course vers l'Ouest, nous saluons sur la rive opposée le manoir qui fut longtemps habité par le grand tribun Papineau. Cette demeure est aujourd'hui sans occupant. M. Lebrun exprime l'espoir qu'elle soit convertie en musée national. Il y a tant de choses qui ont servi à nos aïeux, et que nous laissons détruire ou vendre aux étrangers.

Mon père me fait observer le bel état des fermes aux bords de l'Outaouais. Toute cette nature rendue docile et généreuse par le travail, tout ce bien-être et cette santé morale, nous les devons, m'a-t-il dit, aux Canadiens français qui s'étaient d'abord engagés comme bûcherons, au commencement du siècle dernier. Mais le traditionnel amour de la terre les sollicitait, et ils comprirent que l'agriculture, c'est pour eux, l'aisance et la liberté.

À propos de ces « voyageurs » du temps jadis, M. Bernard m'a raconté la légende de Cadieux. Cela se passe à l'époque des guerres iroquoises et de la traite des fourrures par les Français. Cadieux, un coureur de bois, avait *cabané* avec quelques autres familles au portage des Sept-chutes, en bas du Grand-Calumet. Peu de temps après la débâcle de la glace, Cadieux attendait les sauvages d'en haut qui devaient se rendre à Montréal avec leurs pelleteries. Mais un bon jour les hivernants du Petit-Rocher, qui vivaient dans la plus parfaite tranquillité, furent surpris par un parti de guerre iroquois. Il n'y avait qu'un moyen d'échapper à ces sanguinaires sauvages : c'était de lancer les canots dans les rapides, entreprise des plus hasardeuses. Cependant, il fallait que quelqu'un restât en arrière pour distraire l'attention des Iroquois et permettre ainsi aux fugitifs de gagner un lieu sûr. Qui voudra se sacrifier ? Ce sera Cadieux. Pendant que les canots s'engagent dans les tourbillons écumants de la rivière, Cadieux, placé en embuscade, arrêta la marche des ennemis, permettant ainsi le salut des gens du Petit-Rocher.

Les sauvagesses chrétiennes ont raconté dans la suite qu'en descendant les Sept-chutes elles n'avaient rien vu qu'une grande dame blanche qui voltigeait devant les canots et indiquait la route à suivre. Aucun d'eux ne chavira et, en peu de jours, ils se trouvaient au lac des Deux-Montagnes, hors de l'atteinte des ennemis.

Mais que faisait Cadieux pendant ce temps ? Les Iroquois, ne trouvant aucune trace des familles, se refusaient à croire qu'elles eussent entrepris la

descente des rapides ; aussi, pendant trois jours, donnèrent-ils, mais en vain, la chasse au brave Cadieux, et ils regagnèrent finalement leur pays. Après avoir erré à l'aventure dans les bois, le héros obscur, ayant épuisé ses munitions, se sentant assiégé par la faim, les soucis et les veilles, avait creusé sa fosse, planté une croix et composé sa propre épitaphe. Lorsque ceux-là que son héroïsme avait sauvés d'une mort humiliante revinrent sur leurs pas, dans l'espoir de le délivrer, ils aperçurent une petite croix de bois et une fosse à demi creusée, où gisait le cadavre du sacrifié, et sur lui quelques feuilles de bouleau soutenant un chant que l'on a appelé la *complainte de Cadieux*. Longtemps, les voyageurs, pleins d'admiration pour Cadieux, ont entretenu une copie de cette complainte ainsi écrite sur de l'écorce de bouleau et attachée à un arbre voisin de la tombe de leur héros de prédilection. Ils chantaient volontiers cette complainte :

*Petit Rocher de la Haute Montagne,
Je viens finir ici cette campagne !
Ah ! doux échos, entendez mes soupirs,
En languissant, je vais bientôt mourir !*

*Petits oiseaux, vos douces harmonies,
Quand vous chantez, me rattach'nt à la vie :
Ah ! si j'avais des ailes comme vous,
Je s'rais heureux avant qu'il fût deux jours !*

*Seul en ces bois que j'ai eu de soucis.
Pensant toujours à mes si chers amis ;
Je demandais : hélas ! sont-ils noyés ?
Les Iroquois les auraient-ils tués ?*

*Rosignolet, va dire à ma maîtresse,
À mes enfants qu'un adieu je leur laisse,
Que j'ai gardé mon amour et ma foi.
Et désormais faut renoncer à moi !*

*C'est donc ici que le mond' m'abandonne,
Mais j'ai secours en vous Sauveur des hommes !
Très Sainte Vierge, ah ! ne m'abandonnez pas,
Permettez-moi d'mourir entre vos bras !*

Dans l'après midi qui se prolonge, nous traversons plusieurs groupements de population, à intervalles de dix à quinze milles et portant tous des noms anglais. Depuis ce temps-là, certains de ces noms ont été changés ; on leur a substitué des noms qui sont compris des gens qui habitent ces localités. Nos compatriotes, qui ne savaient que faire de ces appellations baroques, n'ayant rien de commun avec l'âme canadienne, ont vite fait de remplacer le *Brook* par *Bourget*. On continuera, espérons-le à franciser les noms de lieu dans cette vallée de l'Outaouais, qui fut témoin des sacrifices des nôtres pour conquérir ce pays à la civilisation chrétienne et française, et qui devient de plus en plus familière avec les vertus domestiques des nôtres.

Il fait nuit quand nous entrons à Ottawa, capitale de la confédération canadienne. À l'hôtel, papa m'a résumé l'histoire de cette ville, comme préparation à la visite détaillée que nous en ferons demain.

D'OTTAWA À TORONTO

17 mai. — Ottawa, où nous venons d'arriver, est une ville au nom baroque, mais qui n'a pas du tout l'air baroque.

La noble architecture de l'hôtel du gouvernement et des édifices qui l'avoisinent convient bien au siège de la capitale d'un jeune pays, brillant par ses réalisations et plein de confiance dans son avenir. C'est ainsi que mon père a résumé les impressions que lui a laissées notre visite dans la capitale fédérale du Canada.

J'ai trouvé sans doute remarquable la salle du Sénat et celle des Communes, où siègent les vénérables sénateurs et les députés besogneux ; mais ce qui m'a plus intéressé, c'est la bibliothèque, où se trouvent réunis la plupart des livres qui ont été écrits sur notre pays. Pas moins captivante a été la visite du musée Victoria, où nous avons pu voir tous les animaux et toutes les plantes qui vivent sur la terre canadienne. J'ai été à même de caresser l'ours polaire, qui pèse plus de 2000 livres ; j'ai vu le morse aux longues défenses d'ivoire, et quantité de bêtes, variées de taille et au pelage précieux. Chacune d'elles a son histoire dans la nature et dans l'économie de notre pays. En entendant discourir mes sages compagnons, je me suis promis d'étudier ces choses, lorsque je serai de retour au foyer.

Quelle que soit la beauté des édifices de la capitale, il faut dire que son site est riche de souvenirs. Là où se trouve le canal Rideau il passait une rivière qui faisait, en tombant l'Outaouais, une chute en forme de rideau, d'où le joli nom français qu'elle conserve. Et Champlain, en se rendant chez les Algonquins de l'île aux Allumettes, en 1611, a noté agréablement cette belle chute, en arrière de laquelle on pouvait passer sans se mouiller. Le grand voyageur a surtout admiré le promontoire sur lequel se dressent aujourd'hui les édifices parlementaires.

Avant de devenir notre capitale fédérale, Ottawa ne fut longtemps qu'un bien modeste village, lieu de rendez-vous pour les gens qui s'en allaient

faire chantier dans les « hauts », c'est-à-dire sur les tributaires de l'Outaouais. Au milieu de la ville passe un canal qui met la grande rivière en communication avec la ville de Kingston, au bord du lac Ontario. C'est le canal Rideau qui a été construit par un ingénieur de l'armée anglaise, le colonel By, en 1824. Et le village, qui se réduisait à quelques auberges, à quelques magasins, c'était Bytown. Il est devenu une ville parce qu'on se mit à construire des moulins où l'on travaillait le bois, au pied des chûtes qui Barrent la rivière Outaouais : ce sont les chûtes de la Chaudière. Une autre ville d'industrie s'est édifiée de l'autre côté de la rivière, à Hull ; elle est aujourd'hui habitée en majeure partie par des Canadiens français.

Nous sommes allés visiter ce centre industriel du bois, en traversant sur le pont qui le relie à la capitale. M. Bernard, qui connaît une foule d'anecdotes sur le passé de nos compatriotes, nous a raconté en route une des prouesses accomplies vers 1840 par un célèbre hercule canadien, Jos Montferrand. Ce gaillard là, dont la douceur était aussi grande que l'adresse et la force physique, se trouvant un jour sur ce pont, entre deux groupes d'Irlandais armés de cailloux et de bâtons, et qui étaient résolus à lui faire un mauvais parti, réussit à les mettre en fuite, en s'emparant du plus robuste d'entre eux, qu'il saisit par les pieds, et avec lequel il balaya le pont, et qu'il précipita ensuite dans la rivière.

Des deux villages qu'étaient autrefois Hull et Bytown, l'un s'est développé grâce à la présence des formidables chûtes qui favorisent l'industrie du papier et des allumettes, tandis que l'autre allait connaître une destinée plus glorieuse. En 1867 la reine Victoria changeait le nom de Bytown en celui d'Ottawa et en faisait la capitale de la confédération canadienne.

J'ai noté cette remarque, faite par mon père, au cours de nos visites. En Amérique les capitales ne sont pas ordinairement les plus grandes villes. Il est excellent qu'il en soit ainsi, ajouta-t-il, afin que, grâce à l'isolement, le travail des législateurs s'accomplisse dans une paix relative. Le nouveau monde a donné cet exemple, parce qu'il était à même de faire une si heureuse innovation.

19 mai — Aujourd'hui, nous nous dirigeons sur une ville historique : Kingston, l'ancien fort Cataracouy, au bord du lac Ontario. Pour nous y

rendre nous traversons un pays encore peu habité, mais couvert de belles forêts, ce qui est le meilleur signe qu'il ne manque pas de fertilité.

Cataracouy, construit en 1672, sur l'ordre de l'énergique gouverneur de Frontenac, était destiné à protéger la Nouvelle-France contre les incursions des Iroquois. Il fut fortifié par Cavelier de la Salle, en 1675, lorsqu'il se rendit par les grands lacs, avec le Père Marquette, à la découverte du Mississipi. Après avoir été longtemps abandonné, sans garnison, le fort fut relevé pendant la guerre de Sept ans, et il subit un rude siège du général Bradstreet, en 1758. Ce n'étaient plus que des ruines encore, lorsque les premiers habitants anglais de l'Ontario, les Loyalistes, entreprirent d'y élever la ville de Kingston, en 1798. Il y a ici un évêché catholique, une université et une fameuse école, où se forment les officiers et les ingénieurs de l'armée canadienne.

D'ici, nous prenons un bateau le lendemain, pour aller visiter les Mille Îles, — un archipel dans un fleuve, — qui se trouvent au point précis où le Saint Laurent s'échappe du lac Ontario. M. Lebrun n'a pas manqué de faire plusieurs croquis des sites vraiment admirables qui ont passé sous nos yeux, pendant une journée pleine de soleil et des douces effluves du printemps. Il préférerait de beaucoup les îlots portant des villas, plutôt que les grands, les somptueux hôtels, les chalets aux mines princières, que portent les plus grandes unités de cet archipel, qui représente en somme un endroit de plaisance et de villégiature sans rival en Amérique. Entre ces amas de roches, densément peuplés pendant la douce saison, mais désertés en hiver, le fleuve s'écoule, peuplé, lui aussi, de navires couverts de touristes.

20 mai. — En reprenant notre route vers l'ouest nous avons sillonné le lac Ontario, le moins étendu des grands lacs. Il est cependant assez vaste pour que, tout en restant en vue de son rivage nord, qui est tout jalonné de petites villes industrielles, nous ne puissions voir le rivage américain, vers le sud.

Le soir venu, au soleil couchant, nous entrons à Toronto, capitale de la province d'Ontario. J'ai noté son port vaste et sûr, ses rues larges, ses avenues bordées de doubles rangées d'arbres, et le nombre considérable de ses édifices d'architecture imposante : en bas, tout proche du port, les gares (aujourd'hui fusionnées en une seule) ; plus loin, l'hôtel de ville, qui est en granit rose, bon nombre d'institutions financières, et, sur un niveau

supérieur, les hôpitaux, l'université Trinité, l'hôtel du gouvernement, la bibliothèque et l'évêché catholique. Par sa population qui dépasse 700.000 âmes, Toronto grandit à la suite de Montréal ; elle se place aussi au second rang parmi les centres canadiens de l'industrie et du commerce.

Demain, nous irons voir les célèbres chûtes du Niagara, dont M. Bernard vient de me raconter la curieuse origine.

AUX CHUTES DU NIAGARA

22 mai. — L'une des joies les plus rares et les plus exquises que puissent procurer les voyages, c'est de rencontrer sur sa route ce que la plupart des voyageurs ne savent pas voir ; c'est de s'intéresser à ce que peu de gens sont préparés à comprendre ; c'est de trouver ce que les autres ne cherchent pas. Telle est la réflexion que mon père faisait partager à ses compagnons de route, lorsque nous fûmes parvenus aux fameuses chutes du Niagara. En effet, des centaines de mille personnes vont chaque année visiter le Niagara sans se préoccuper de plus que du spectacle qui s'offre à leurs yeux étonnés ; ils en tirent beaucoup de satisfaction, mais je doute qu'ils y trouvent autant d'agrément que nous en avons éprouvé en étudiant ce « tonnerre des eaux. »

À l'origine, le fleuve du Niagara se précipitait dans le lac Ontario, vis à vis l'endroit où se trouve la ville de Queenstown. Mais la chute a graduellement reculé vers le sud. La roche qui compose le lit du fleuve n'offre pas une bien grande résistance ; elle se laisse user par l'eau torrentueuse. Il y a plus : les lits de roche inférieurs sont plus tendres que ceux de la surface, — ce sont des grès, — de sorte que les eaux détruisent davantage par le bas ; de ce fait, la roche se sculpte en manière de tablette, et cette tablette finit par être précipitée en bas, ce qui fait que, chaque année, la chute change de physionomie. J'ai noté le chiffre que l'ingénieur de la mission, M. Séverin a mentionné comme étant celui du recul de la chute du Niagara : 4 pieds et deux dixièmes par an.

Parce que l'on a mesuré la distance qui sépare Queenstown de la chute actuelle et que l'on croit savoir à quelle allure cette chute recule, on a pu calculer depuis combien d'années elle dure : environ 7,000 ans... N'est-ce pas que le monde est joliment vieux ?

Et quelle est la hauteur de cette chute ? Le Père Hennepin, qui la visitait en 1678, lui assignait près de 600 pieds. Pierre Kalm, naturaliste suédois, qui parcourut les colonies anglaises et françaises d'Amérique en 1749,

croyait avec les ingénieurs du temps qu'elle mesurait 137 pieds. La vérité est que la hauteur verticale de la célèbre cataracte varie entre 158 et 175 pieds, selon les points où on la mesure.

Les chutes du Niagara ont été décrites par des centaines de voyageurs ; elles ne cessent pas d'être contemplées et photographiées, dans la belle saison, par ces centaines de mille touristes. Chacun en emporte un agréable souvenir, que diminue sans doute un peu la vue d'une multitude de trop voyantes réclames, en immenses panneaux, dont les abords sont comme, criblés. On comprend sans peine que le spectacle devait revêtir une plus sauvage grandeur, avant que la civilisation, avec ses hôtels et ses usines immenses, eut séparé les routes qui conduisent à la cataracte. Les descriptions des voyageurs de jadis offrent à cet égard un intérêt particulier. Lisons celle que fit Chateaubriand dans son *Atala*.

« Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçait par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Érié et se jette dans le lac Ontario ; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds. Depuis le lac Érié jusqu'au saut, le fleuve accourt par une pente rapide, et au moment de la chute c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La masse du fleuve, qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige et brille au soleil de toutes les couleurs. Celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante, on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. Frappant le roc ébranlé, l'eau rejaillit en tourbillons d'écume qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles, entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre ; et des carcajoux se suspendent, par leurs queues flexibles, au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours. »

À l'exemple de tant d'autres touristes, nous avons voulu prendre passage sur un petit navire qui s'avance hardiment jusqu'à quelques centaines de

pieds de ces eaux « qui tombent de cette horrible précipice écumant et tourbillonnant de la façon la plus hideuse, faisant un bruit plus terrible que le tonnerre », ainsi que l'écrivait le Père Hennepin.

22 mai. — Nous voici à Port-Colborne, où commence le canal de Welland, avec ses écluses longues de 500 pieds. La construction du canal s'imposait, afin que la navigation ne fût pas entravée par la chute du Niagara. Quant aux dimensions si considérables de ce canal, j'allais bientôt en comprendre les raisons, puisque je devais visiter diverses villes, tant du Canada que des États-Unis, et qui sont construites aux bords des grands lacs. Entre ces villes, entre les régions si variées qui empruntent la voie d'eau ; il y a des lignes de navigation tout aussi importantes que certaines lignes qui franchissent les océans. L'après-midi, nous nous mettons en route pour l'ouest. Et le train parcourt un pays bien différent de ce que j'avais vu entre Ottawa et Kingston. Après avoir réjoui mon regard sur les vergers en fleurs, les vignobles, les jardins maraîchers, j'ai appris de mes compagnons de voyage que nous traversons l'Ontario méridional et que la fertilité particulière de ce pays tient du sol et du climat, qui est beaucoup plus tempéré qu'ailleurs, à cause de la présence du lac Érié.

SUR LES GRANDS LACS

24 mai. — Là-bas, derrière l'escarpement du Niagara, il y a la ville de Hamilton, remarquable pour ses fabriques de tissus et ses hauts fourneaux. La voie ferrée, qui passe à mi-chemin des lacs Ontario et Érié, traverse un pays des plus admirables : très proches les unes des autres de petites villes riches de couleur, gracieusement posées sur le sol, se cachent à demi, enserrées par des vergers immenses et féconds : telles sont Sainte-Catherine, Saint-Thomas, London et Chatham, les centres du pays des fruits savoureux.

Arrivés vers le sud ouest, nous passâmes en vue d'une pointe effilée, qui s'avance dans le lac, au bout de laquelle se trouve un îlot, tel un point sur un i. Nous avons admiré quoique de loin la riche végétation, les contours harmonieux de cette île minuscule. Mais je fus plus intéressé encore lorsque mon père m'apprit que j'avais sous les yeux la pointe et l'île Pelée, et que le gouvernement fédéral se proposait de les acheter pour en faire un parc national, ou plutôt un lieu où personne ne viendrait troubler la vie des plantes ainsi que des bêtes qui s'y trouvent ou qui y viennent séjourner au printemps et à l'automne. Vu que la traversée du lac est plus facile ici qu'ailleurs, à cause de son peu de largeur, les oiseaux et bêtes qui émigrent selon les saisons passent volontiers par cette île Pelée, si riche en toutes sortes de petits animaux.

Nous sommes arrivés au Détroit dans l'après-midi, ce qui nous a permis de constater l'activité considérable dont cette ville est le siège. M. Sévérin m'a dit que cette vie industrielle, dépend beaucoup du fait que la ville se trouve au point de croisement d'une grande route de navigation et de voies ferrées reliant des régions naturellement riches et fort peuplées. À cela, mon père ajouta que le Détroit se trouvait construit sur la frontière, entre le Canada et les États-Unis.

En 1712, à l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville américaine du Détroit il y avait un fort, le fort Pontchartrain, fondé en 1701 par Cadillac. La tribu

des Outagamis, alliée aux Anglais, vint assiéger la place, que gardaient seulement vingt grenadiers français, sous les ordres du sieur du Buisson. Le Détroit allait-il être abandonné par les Français, que leurs successeurs seraient certainement les colons de la Nouvelle-Angleterre et que les grands lacs deviendraient fermés aux traitants de la Nouvelle-France. Voyant cela, les tribus outaouaises, huronnes, sakises et osages qui rôdaient alors autour des grands lacs, dépêchèrent du secours aux assiégés. Après treize jours de combat acharné, les assiégeants, au nombre de trois mille, prennent la fuite : ils sont poursuivis, puis massacrés. Après cette défaite de leurs alliés, les Anglais ne songèrent plus à couper les communications entre la Nouvelle-France et la Louisiane.

Le lendemain nous nous employâmes à visiter les grands ateliers. Le 25, qui est un dimanche, nous nous sommes rendus à Windsor, ville canadienne, en vis-à-vis de l'historique ville américaine. À mon étonnement amusé, partout, j'entends parler français. Windsor peut être considérée comme la capitale du valeureux groupe des comtés de Kent et d'Essex, qui est le plus ancien sur la terre ontarienne. Il date, lui aussi, de la fondation du Détroit. Bien qu'il soit entièrement entouré d'une population de langue anglaise, il a résisté, dans son ensemble, à l'assimilation. Ainsi que mon père le faisait remarquer au dîner, si ce groupe a laissé sur la route quelques épaves, il s'est constamment fortifié, et quand on le pensait submergé dans les flots anglo-saxons, il est apparu vigoureux et fort, avec ses paroisses, ses écoles catholiques et bilingues et ses sociétés nationales. Bien que dans le diocèse de London il forme la majorité des catholiques, il doit livrer bataille pour le maintien de ses droits. Mais, fort de ses écoles bilingues, guidé par un clergé patriote et zélé, il a confiance dans l'avenir, surtout depuis que ses dirigeants l'ont solidarisé avec les autres groupes français de l'Ontario.

Le 27, nous prenons passage à bord d'un grand navire à destination de Duluth. Le lendemain, nous naviguons sur le lac Huron, par une assez forte brise. Les longues heures de repos que nous laisse le voyage est propice aux conversations prolongées, sur le pont. L'ingénieur, M. Séverin, m'a paru particulièrement intéressant lorsqu'il a évoqué le souvenir des premières navigations sur les grands lacs, notamment sur l'Érié. C'est ici, en effet, que le premier navire construit par les Européens a fendu l'onde de sa proue glorieuse.

Le frêle canot d'écorce des peuplades indigènes, Iroquois et Hurons, s'était sans doute aventuré déjà sur ces vastes nappes d'eau douce ; les missionnaires et les trappeurs avaient à leur tour emprunté leur surface tour à tour paisible et tourmentée pour passer du Saint-Laurent au bassin du Mississipi et de l'Ohio ; mais il faut attendre la venue de l'indomptable et aventureux Cavelier de la Salle pour voir une construction navale digne de ce nom sillonner les petites mers de l'Amérique française. Le 7 août 1679, un vaisseau de 50 tonnes, le *Griffon*, construit à l'embouchure de la rivière Niagara, partait à destination de la baie Verte, sur le lac Michigan, où il prit un chargement de fourrures qu'il devait amener vers Montréal. Sur le chemin de retour, le navire périt de façon si inopinée que l'on n'entendit plus jamais parler de son épave ni de son malheureux équipage. Quant à Cavelier de la Salle, il avait poursuivi sa route dans l'intérieur du continent, pour aller immortaliser son souvenir en osant descendre le Mississipi jusqu'à ses bouches. Plus d'un siècle allait se passer avant que la navigation à vapeur vînt régner sur les grands lacs ; c'était en 1817.

Lorsque nous fûmes parvenus vis-à-vis l'entrée de la baie Géorgienne, mon père, s'aidant d'une carte, me montra la route longue, épuisante et pleine de dangers que suivaient les missionnaires des Hurons, les « coureurs de bois » du 17^e siècle, et plus tard les « voyageurs des pays d'en-haut ». C'étaient l'Outaouais, le lac Nipissing, la rivière des Français et la mer Douce, ainsi que l'on appelait alors la baie Géorgienne et le lac Huron. Les canots d'écorce, naviguant à la file, se tenaient en vue du rivage, en avançant à coups d'avirons. Si le sauvage ne connaissait pas d'autres moyens de naviguer, les Français pouvaient faire mieux que cela ; aussi, à partir de 1640 ajoutèrent-ils, à l'exemple des pères Jésuites, une voile à leur embarcation, ce qui en doublait la vitesse, pour peu que le vent fût favorable. Mais à voyager ainsi, les fatigues n'étaient pas moins grandes, lorsque l'on songe que les passagers du canot d'écorce devaient rester immobiles, les jambes croisées pendant des journées entières, et que, le soir venu, ils devaient allumer un feu sur la grève pour y prendre leur repas et trouver un peu de sommeil à l'abri du canot. Le lendemain, ils reprenaient leur route pleine de dangers, sur le lac immense.

Mais, il n'y a pas que l'étendue des grands lacs qui les fasse ressembler à la mer ; il y a aussi les oiseaux qui y vivent en permanence. À l'exemple de

plusieurs passagers, j'observais depuis quelques instants de grands et gracieux oiseaux tout blancs, avec les pattes et le bec rosé. Ils jetaient des cris clairs, passaient et repassaient agilement, tout proche de nous, en se jouant dans la mâture, pour aller ensuite s'ébattre dans le sillage du navire. Un touriste eut inspiration de leur jeter un hameçon garni d'un appât. Ainsi que prévu, l'oiseau happa la ligne et, blessé, effaré, gémissant, fut halé sur le navire, ce qui était plutôt cruel ; aussi le spectacle indigna fort notre doux naturaliste, M. Bernard.

Depuis le moment où notre navire s'approcha des côtes de l'île Manitouline jusqu'au Sault-Sainte-Marie, le voyage fut un véritable enchantement, tant il y a de charme dans la disposition des îles, les effets de la verdure et les jeux de lumière. M. Lebrun n'a pas cessé de crayonner des silhouettes d'îles et des effets de mirage.

SAULT-SAINTE-MARIE ET LAC SUPÉRIEUR.

Du 28 mai au 10 juin. — Aux brises tièdes du lac Huron avait succédé le calme plat de la rivière Sainte-Marie, si riche en paysages variées, en coups d'œil inattendus, et qui ne cessent de nous accompagner jusqu'aux deux villes sœurs du Sault Sainte-Marie, que les Anglais et les Américains aiment à appeler par abréviation *The Soo*.

Là, dans la matinée, j'ai été témoin de la plus belle des choses qui se puissent voir à la pêche, en été : une onde froide, fuyante, azurée, tirant sur le topaze, et si limpide qu'à dix pieds de profondeur on pouvait regarder très distinctement le poisson mordre à l'hameçon et se débattre dans le courant rapide.

Un petit Canadien-français qui, non loin de la ville bruyante, faisait ainsi la pêche sur un ponceau, m'offrit sa ligne, que je tendis avec enthousiasme ; et bientôt j'amenai à moi une superbe truite, qui ne cessa de frétiler jusqu'à ce qu'elle fût placée dans une chaudière pleine d'eau. Ma joie était si grande que je voulus mettre une pièce de vingt-cinq sous dans la main du garçonnet qui m'avait prêté si bénévolement sa ligne ; mais il refusa, tout en s'exprimant dans le meilleur français. Comme j'insistais pour qu'il prît cet argent, il m'indiqua un de ses camarades, pauvre orphelin avec qui je liai conversation, et qui accepta, tout en rougissant, ma petite pièce de monnaie.

Je devais bientôt faire la connaissance des intéressants compatriotes que nous avons dans la paroisse française du Sault-Sainte-Marie lorsque, le lendemain, nous allâmes saluer M. le curé, un jésuite, aussi charitable et instruit que causeur intarissable.

Bien que la population de langue française soit uniquement ouvrière, elle se compose de foyers où les vertus familiales sont en honneur, où résonne notre parler dans toute sa pureté, où les traditions de la race sont loin d'être méconnues ; les enfants surtout ont un langage, une bonhomie, une allure

qu'envieraient plusieurs de mes jeunes amis de la province natale. « Vois, me dit mon père, ce que peuvent faire la fidélité à la foi religieuse, le respect des traditions. »

La ville canadienne est rouge, rouge comme du sang de bœuf, qui est la couleur même de la roche qui compose le sous-sol de la ville, et dont on a tiré la pierre pour en bâtir les maisons.

Le Sault-Sainte-Marie américain, en vis-à-vis, est bâti de pierre calcaire et de bois peint, ce qui lui donne une couleur uniformément grise. Cette ville est plus riche de souvenirs et mieux peuplée de monuments que le Sault-Sainte-Marie canadien. Ce que nous y avons admiré davantage est une obélisque évoquant le souvenir des missionnaires et des ambassadeurs français qui ont fait alliance avec les tribus sauvages des Grands lacs, en 1671. Le sieur de Saint-Lusson et Nicolas Perrot, comme interprète, sont envoyés à la recherche de mines de cuivre au lac Supérieur ; ils sont également chargés de prendre possession au nom du roi de France de tout le pays environnant.

Au Sault, nos voyageurs font la rencontre du père Allouez, fondateur des premières missions dans ces contrées. Des milliers d'Algonquins se trouvent bientôt rassemblés au Sault ; le missionnaire ayant enthousiasmé ses auditeurs, dont il parlait admirablement la langue, tous promirent de n'avoir plus à l'avenir d'autre chef que l'*Onontio*, c'est-à-dire le roi de France. Une croix aux armes de France fut érigée au chant du *Te Deum*, on fit force décharges de mousqueterie, il y eut grand festin et grand feu de joie. C'est ainsi que nos pères savaient conquérir l'amitié des Sauvages.

Ici comme en tant d'autres lieux, il n'est plus question de Sauvages, de fourrures, ni d'expéditions en canots d'écorce. Si leur souvenir vit encore, la navigation, l'exploitation des mines et des forêts occupent tous les bras. Rien ne manque à ces villes pour qu'elles restent pleines d'activité.

Il n'y a pas ici qu'une seule écluse, mais cinq, gigantesques et elles sont construites côte à côte, quatre sur la rive américaine et une sur la rive canadienne. Depuis septembre jusqu'en décembre, le trafic est si intense que c'est un va-et-vient continu de navires chargés de grains de l'Ouest qui descendent ces canaux, tandis que d'autres moins lourdement lestés les remontent. Les éclusiers travaillent jour et nuit afin de leur donner passage.

Les navires qui font le trafic du blé sur les Grands lacs sont de construction particulière. Une fois remplis de grain, ils se trouvent presque totalement enfoncés, — au point que les vagues peuvent déferler et les couvrir, en glissant sur le pont de fer arrondi, mais si bien fermé qu'elles ne peuvent pénétrer à l'intérieur. C'est à cause de leur gabarit curieux et imperméable, ainsi que s'est exprimé M. Séverin, qu'on les a surnommés les « dos-de-baleine ».

Tout en regardant l'animation des écluses, je n'ai pas manqué de noter cette observation de mon père : « Il passe plus de marchandises dans les canaux du Sault, reliant deux lacs, que dans celui de Suez, qui fait communiquer deux océans, deux mondes. »

Du 1^{er} au 8 juin, M. Bernard va prospecter, dans les régions situées au nord de la ville. Armé de son marteau de géologue, il a interrogé la roche, au milieu des bois, au bord des rivières torrentueuses, et à son retour il nous a dit, tout radieux, qu'il avait trouvé plusieurs gisements d'or, de cuivre, de fer et d'argent.

À la suite de cette excursion, la mission a fait des commentaires sur les ressources minières du pays, qui sont un aspect de son souriant avenir. Il y a là un vaste champ ouvert à l'activité de nos fils, m'ont-ils dit. Mais pour que cela se réalise, il faut qu'ils aiment davantage la nature et qu'ils s'efforcent de la mieux comprendre, afin de savoir lui arracher les trésors qu'elle recèle.

Pendant que M. Bernard interrogeait les rochers du nord, nous étions allés visiter des établissements de pêche, au bord du lac Huron. L'un d'eux nous a permis de constater combien ces pêcheurs de *poisson blanc* sont ingénieux, et surtout l'adresse que les jeunes gens déploient à faire des filets. En hiver, nous a-t-on dit, la glace porte de véritables villages, occupés uniquement à pêcher. Et nous pouvions voir, hâlés sur le rivage, des maisonnettes où l'on s'était logé sur la glace, pendant trois mois, à plusieurs milles de la côte.

Dans l'après-midi du 9 juin nous prenons passage à bord du *Manitoba*, navire du Pacifique Canadien, à destination de Fort-William. Malgré la brume qui flotte sur les eaux froides nous apercevons, mais de temps à autre seulement, les bords sourcilleux du lac Supérieur qui porte bien son nom,

puisque'il est le plus profond et le plus vaste des lacs du monde. M. Bernard a fait un croquis que j'ai conservé et qui montre que le fond de ce lac descend plus bas que le niveau du golfe Saint-Laurent.

Le soir venu, en causant sur le pont, le capitaine vient se mêler à notre conversation. Il raconte quelques épisodes de sa vie de marin, qui disent la fureur des flots, en hiver surtout. Évoquant le passé de la navigation sur les Grands lacs, il croit que les villes bâties sur leurs bords ont devant elles un avenir plein de promesses ; c'est que, dit-il, nous avons maintenant un grand besoin de voyager.

Au point du jour, je quitte ma cabine pour admirer le fameux rocher du Tonnerre, où les orages sont fréquents et redoutables. Derrière nous il y a l'île de Michipicoten, d'où l'on tire du fer, et qui a servi à construire une partie du Pacifique Canadien, qui longe la côte nord du lac. Il passe à travers un pays qui n'a rien d'attirant, si ce n'est qu'il est couvert de petit bois où foisonnent le poisson et le gibier.

Comme nous allions nous engager vers le port de débarquement, nous vîmes de loin l'îlet d'Argent. On y exploitait autrefois une mine d'argent dont le puits s'enfonçait jusqu'à des centaines de pieds au-dessous du niveau du lac, à la poursuite de filons du blanc métal. Ainsi qu'il fallait s'y attendre, observa M. Bernard, un jour, l'eau s'infiltra et noya cette mine si riche, si productive : la crevasse était si large et le flot si abondant qu'il fut désormais impossible de la remettre à sec.

AU LAC DES BOIS.

Du 11 au 28 juin. — « Vois, me dit M. Lebrun, de la fenêtre de notre hôtel, le lendemain matin de notre arrivée à Fort-William, vois comme la construction de nos jeunes villes manque d'esthétique. On bâtit pour répondre à des besoins pressants, pour des fins de commerce ; on songe avant tout à la commodité, sans beaucoup se soucier de l'avenir. Cette ville, qui n'a rien de gracieux, va pourtant devenir une cité de fortune. »

« Cependant, reprit M. Sévérin, il faut reconnaître que le site en est merveilleusement trouvé. J'ai confiance que l'on saura faire quelque chose de bien avec cette baie du Tonnerre, cette embouchure de la rivière Kaministiquia. Et n'oublions pas que ce rudiment de cité va devenir la Venise des grands lacs. »

Tout à côté de Fort-William il y a Port-Arthur. Ces deux cités jumelles, se sont développées rapidement. Finiront-elles par couvrir d'entrepôts, d'ateliers, d'usines et d'habitations les deux milles de longueur qui les séparent encore ? On se demande déjà si l'on ne doit plus les appeler que « Arthur William ».

Comme je faisais l'observation que ces vocables de Port Arthur et de Fort-William n'avaient rien de commode ni d'esthétique, papa fit remarquer que c'étaient là des noms de courtoisie, ainsi les Anglais en ont déjà tant répandu par tout le monde...

Dans ces jeunes villes, on s'occupe surtout du bois, des mines et du transport des blés de la plaine de l'ouest, là précisément où nous nous dirigeons avec impatience.

Nous partons le même jour. Après avoir admiré le saut que fait la rivière Kaministiquia, tout proche de Fort-William, où il y a déjà d'imposantes meuneries, nous nous enfonçons dans l'intérieur du pays. Et quel pays ! L'œil se lasse à regarder ces prairies tremblantes, ces espaces où le marécage dispute le terrain à la forêt et à de petits rochers pelés, dont la

surface est de roche vive, de granit, ce qui fait que rien n'y croît, si ce n'est un peu de la mousse.

Parfois, un chevreuil et, plus rarement, un orignal viennent broûter au bord de la voie ferrée, et notre train leur donne involontairement la chasse, jusqu'à ce qu'à un tournant brusque ils prennent la tangente et s'enfoncent dans le bois, d'où ils auraient dû rester pour leur plus grande sécurité.

Au milieu de la nuit, nous descendons à Kenora, et, tout proche de la gare, nous entendons le clapotement des eaux du grand lac des Bois.

Sans prendre de repos supplémentaire, nous commençons un voyage à la mode des premiers blancs qui ont visité ce labyrinthe d'eau, de rochers et de forêts. Deux sauvages de la tribu des Cris, nous feront circuler pendant quatre longues journées sur ce lac que leurs ancêtres appelaient le « Paradis des sauvages », sans doute parce qu'on y trouve plusieurs choses qui leur sont chères : les eaux, où foisonnent l'esturgeon et le poisson blanc ; la « folle-avoine », sorte de riz sauvage ; des myriades d'îles et d'îlots boisés, pareils à des corbeilles de verdure, puis de l'espace.

Je n'oublierai jamais le spectacle dont nous fûmes témoins lorsque le soleil, faisant étinceler le miroir des eaux du lac, nous offrit un parfait mirage. Là bas, à l'horizon, il y avait des îlots en étagère qui flottaient dans le ciel.

Sur la fin du deuxième jour, mon père déploya sur ses genoux une carte ancienne et nous parla de l'Île du Massacre. C'était au temps du grand La Verendrye. La 8 juin 1736, dit-il, un missionnaire jésuite, le R.P. Aulneau, qui avait passé l'hiver précédent au fort Saint-Charles, partit avec Pierre Gaultier Varennes de la Verendrye, fils aîné de l'explorateur, et dix-neuf « voyageurs » venus des bords du Saint-Laurent. L'expédition allait chercher des vivres au détroit de Michilimackinack. Le soir venu, on campa sur une île du lac des Bois, appelée à devenir tristement célèbre.

Les « Sioux des canots », comme on les appelait alors, nourrissaient au cœur une haine implacable contre ces « visages pâles » accompagnés d'un « homme de la prière », dont la présence menaçait de rendre vaine et impuissante la « médecine » des sauvages.

Ils se glissent comme des bêtes fauves jusqu'au campement des Français, ils fondent sur eux et les massacrent jusqu'au dernier. Si l'on en croit la

tradition, au moment où le missionnaire fut frappé, un coup de tonnerre épouvantable éclata soudain et jeta la terreur dans l'âme des meurtriers.

Quelques jours plus tard, cinq voyageurs venus de Montréal, aperçurent sur les rochers nus qui dominant l'île, d'étranges objets. S'étant approchés, ils distinguèrent dix-neuf têtes de Français, placées sur autant de peaux de castor. Seuls, le chef de l'expédition, La Vérendrye, et le P. Aulneau n'avaient pas été décapités. Le missionnaire fut trouvé à genoux, l'une de ses mains s'appuyait à terre ; l'autre était ramenée sur la poitrine, qu'une large blessure avait entr'ouverte. Son cœur n'y était plus : les barbares l'avaient arraché pour en faire un horrible festin. Les voyageurs enterrent les dix-neuf corps dans une fosse commune, sur laquelle ils font avec des pierres une sorte de tumulus ; mais ils emportent avec eux, au fort Saint-Charles, les dépouilles du vénérable missionnaire et de La Vérendrye, ainsi que les têtes de leurs compagnons, pour leur donner une sépulture plus honorable, dans une enceinte fortifiée.

Voilà ce qui se passait il y a près de deux siècles, sur le lac des Bois. Depuis lors, les sauvages ont toujours considéré l'Île-du-Massacre comme un lieu hanté par le *Matchi manitou*, — le mauvais Génie. Selon eux, elle serait pleine de serpents. Et pourtant, il n'y en a pas dans ce pays. Mais ils restent persuadés que c'est un lieu maudit, où l'on entend des bruits étranges, et ils n'osent jamais y aborder.

Nous avons passé une nuit sur cet îlot sacré. Sa situation parmi des centaines d'autres îlots, qui ferment l'horizon, fait comprendre comment l'expédition de La Vérendrye a pu être poursuivie en secret et traîtreusement surprise au milieu de la nuit.

M. Lebrun, qui était debout dès l'aurore, a fait quelques croquis des éblouissants paysages, qui s'offraient à nos regards, récitant des vers de Leconte de Lisle, dont j'ai retenu ceux-ci :

*Et l'île, rougissante et lasse de sommeil,
Chantait et souriait aux baisers du soleil.*

16 juin. — Je trouve dans mon carnet ces simples notes, qui traduisent mes impressions sur la route parcourue les jours précédents : « Adieu, lac enchanteur, tout peuplé de souvenirs glorieux, où le *Matchi manitou* finira bientôt son règne devant l'héroïsme chrétien. »

Ayant mis pieds à terre à l'endroit nommé Warroad, en territoire américain, notre parti s'est dirigé vers l'ouest. Nous traversons d'abord un pays ressemblant à celui qui nous était devenu familier, en dépit de sa laideur.

À peine sommes-nous rentrés de nouveau en territoire canadien, que la route s'abaisse. Le lac des Bois est à une altitude de 1,057 pieds au-dessus du niveau de l'Atlantique, et déjà nous roulons sur un niveau moyen de 800 pieds. Le sol est d'argile profond, riche. La végétation a changé aussi ; au lieu de se composer de mousses et d'arbres toujours verts, comme les sapins, les épinettes, il y a des bosquets de bois francs, des futaies, ainsi que l'on dit en France. Ces petites forêts sont découpées par des espaces découverts, tout pleins de hautes herbes.

Bientôt, me dit mon père, ce sera la prairie parfaite. On commence à cultiver la terre. En effet, je notai qu'il y avait des suites de fermes, le long des cours d'eau. Cette contrée était jadis le théâtre de rivalités guerrières entre les tribus sauvages. Celles qui habitaient les bois jalousaient celles qui avaient la plaine, la prairie pour domaine. Aussi, lorsque les traitants de fourrures voulurent prendre possession de ce pays, durent-ils y construire des établissements de protection. C'étaient des corps de logis, des hangars, entourés d'une enceinte de pieux, que l'on décorait du nom de « forts ».

J'ai conservé un fort joli dessin de ces forts, que M. Lebrun m'a remis, en route pour Pembina. Je l'ai fait graver à l'intention des amis de l'*Oiseau Bleu*.

DANS LA PRAIRIE

Du 29 juin au 11 août.

29 juin. — Nous sommes partis de bon matin du village de Pembina pour Winnipeg. Et comme nous préférions faire visite aux compatriotes qui cultivent le long de la rivière Rouge, c'est tantôt à cheval, tantôt en charrette que nous avons cheminé dans cette région un peu monotone, mais si française, si catholique, et qui est la plus curieuse de l'histoire colonie de la rivière Rouge. Là, beaucoup de paroisses portent des noms qu'elles ont empruntés au pays d'origine de leurs pionniers : la province de Québec.

7 juillet. — Un dimanche, nous entrons à Winnipeg, l'ambitieuse et prétentieuse métropole de l'ouest, qui s'est élevée sur le site d'un fort de la compagnie de la Baie d'Hudson : le fort Garry. Ses rues larges, ses édifices élevés, ses vastes entrepôts nous disent que l'activité commerciale n'est plus bornée comme jadis au trafic des fourrures.

De l'autre côté de la rivière, il y a la modeste ville de Saint-Boniface. Comme la matinée n'est pas encore avancée, nous allons entendre la messe à la cathédrale. M^{gr} Langevin officiait. Cet évêque ardemment patriote a dit à ses ouailles que l'avenir du pays dépendait de la fidélité des catholiques de langue française à leurs traditions, à leur langue, et qu'il fallait être fier de ses origines, au pays des La Verendrye et des Taché. Le premier, parce qu'il a exploré ce pan de continent, et le second parce qu'il y a fait pénétrer jusque fort loin vers le nord les consolantes lumières de l'Évangile.

La délégation a eu le grand honneur de prendre le dîner avec M^{gr} de Saint-Boniface. Le soir, j'ai voulu résumer les intéressantes conversations que j'avais entendues. « On ne saurait trop vanter le rôle des missionnaires venus, les uns de France, les autres de notre province, et qui se naturalisaient en quelque sorte aux tribus errantes de l'Ouest qu'ils voulaient évangéliser. — Cette influence bienfaisante apparaît dans le rôle que les métis français de la rivière Rouge ont exercé lors de l'ouverture de

la *Prairie* à la colonisation agricole, et surtout lorsqu'on a voulu franchir cette Prairie avec un double ruban d'acier, afin de mettre les villes du Saint-Laurent en communication avec les côtes l'océan Pacifique. Pour manifester leur reconnaissance à l'un de ces missionnaires pacificateurs de tribus sauvages, les dignitaires de la compagnie du Pacifique Canadien ont tenu à faire du bon Père Lacombe leur président pendant une journée. C'était trop peu.

10 juillet. — De Winnipeg aux montagnes Rocheuses se succèdent d'interminables plaines couvertes de blé et d'avoine. Les céréales y sont moins drues, moins hautes, moins denses que dans les campagnes du Québec, mais la récolte n'en est pas moins profitable. C'est que les terres toutes neuves sont faciles à travailler, grâce à la puissance des machines que l'on emploie et à la fécondité du sol qui ne vient pas des engrais, mais de la couche d'humus qui le recouvre. Cet humus résulte de la décomposition des grandes herbes qui croissent spontanément. Nos chevaux nagent dans ces herbes fleuries.

11 juillet. — Cheminant sur la plaine dépourvue de tout sentier, nous voilà soudain sur un sol couvert de buttes, au sommet desquelles se montrent timidement des « chiens de prairie », dont la taille et les aboiements ne ressemblent guère à ceux du chien domestique. Chaque butte est la sortie d'un terrier ; le sol est tout percé de petits tunnels qui cèdent soudainement sous le poids du cheval, à tel point que, ne voulant pas risquer de les voir se briser les pattes, nous faisons à cet étrange royaume l'honneur de tourner bride sans aller plus avant.

18 juillet. — Depuis plusieurs jours nous allons ici et là, en suivant des sentiers durs, étroits, un peu sinueux. Ce sont, me dit papa, des routes que suivaient les *bisons*. Comme je lui demandais de me renseigner sur ces bêtes, il me dit que c'étaient des bœufs sauvages de grande taille, qui erraient jadis au gré des saisons. depuis le sud des États-Unis jusqu'à la rivière Saskatchewan.

De 1840 à 1880, ajouta M. Bernard, quelques semaines de chasse au bison, dans les prairies illimitées et pleines de graminées, suffisaient, avec un peu de pêche, pour procurer des provisions d'hiver. Vivant dans de si faciles conditions, les Indiens et même certains métis professaient une complète indifférence à l'égard de l'agriculture. La disparition de ce buffle,

ajouta-t-il, est intimement liée à celle de la puissance des anciennes tribus sauvages, et fut pour elles le glas funèbre de leur liberté.

En allant à Gleichen, simple gare du Pacifique, voici que nous rencontrons un groupe de cavaliers. C'est la « gendarmerie à cheval », appelée parfois mais fautivement la *police montée*, ce qui est un anglicisme de la plus belle eau. Elle fut organisée pour maintenir l'ordre et faire respecter la justice sur des régions qui étaient alors presque désertes, où se rencontraient le sauvage, le métis, l'aventurier et le colon. Fondée en 1873, la gendarmerie a son quartier général à Régina, qui, l'année précédente, recevait son nom en même temps qu'elle devenait la capitale des territoires organisés du Nord-Ouest.

Que les choses ont changées depuis ! Le chemin de fer a emmené des colons, des colons de toutes les nationalités d'Europe, qui ont fécondé la prairie en y remplaçant les bisons par des céréales. Si le pays n'a rien de vraiment beau comme paysages, on se dédommage en y faisant bientôt fortune. Les champs de blé ondulent sous la brise, tout comme des vagues.

28 juillet. — En chemin de fer. Nous franchissons des régions qui sont le domaine des éleveurs de moutons, de bœufs et de chevaux. M. Bernard m'a dit que, plus tard, en utilisant l'eau des torrents qui descendent des montagnes, comme la rivière de l'Arc, on pourra faire l'irrigation de ces terres assoiffées et qu'ainsi elles seront rendues propres à la culture du blé, tout aussi bien que dans la grande plaine que nous venons de quitter, où il pleut suffisamment pour assurer le succès de cette payante culture. Le souvenir que j'ai gardé de cela m'a fait noter dans la suite la réalisation de cette remarque de la part d'un ingénieur expérimenté.

11 août. — Nous escaladons la chaîne des Rocheuses. La locomotive crache la vapeur et la fumée. Toujours plus haut, semble-t-elle nous dire. À Banff, dans un décor plein de grandeur, nous nous reposons. De tous côtés des lacs dans les montagnes et des glaciers accrochés à leur sommet.

À cent milles vers le nord, en pleine région de montagnes, m'a dit papa, en déployant une carte, naissent trois grands fleuves : la rivière de la Paix, regardée comme la source du fleuve Mackenzie, qui porte ses eaux vers l'océan Arctique ; le Saskatchewan, qui se dirige vers la mer d'Hudson, et

le Columbia, qui s'échappe des longues vallées de la Colombie pour atteindre l'océan Pacifique.

DANS LES MONTAGNES

Du 12 août au 20 octobre.

Autour de Banff, il y a de quoi émerveiller le voyageur. Partout, des scènes pleines de grandeur et d'un charme imprévu : sommets de montagnes parmi les nuages, manteaux azurés et étincelants de glaciers qui recouvrent d'audacieuses pyramides de roche vive, cascades dont les eaux couleur de lait bondissent parmi des bois sombres, lacs enchâssés entre des pans de montagnes, — tout cela se trouve réuni en telle abondance qu'il faut applaudir à l'idée qu'on a eue d'y faire un parc national.

Peu importe que ce ne soit bon qu'à être admiré, c'est une grande leçon que l'on donne, a fait remarquer mon père, puisque, dans un pays où l'activité est si grande, il convient qu'il y ait des lieux où l'on puisse aller se refaire de ses fatigues. Le seul mal, c'est que de tels parcs soient accaparés par les fainéants, qui ne méritent jamais de se reposer. Mais comme on ne peut exclure personne, le gouvernement a construit des chalets, organisé la vie au grand air, engagé des grimpeurs de montagnes et invité les touristes à y séjourner. Chaque matin, des hommes, des femmes, partent à dos de cheval et s'en vont, pour l'agrément, faire l'ascension de quelque sommet voisin.

15 août — Cet après-midi, au cours d'une promenade, j'ai aperçu, sur un rocher anguleux, escarpé, un animal aussi agile que gracieux ; il interrogeait l'horizon. Notre arrivée parut l'inquiéter, car il s'est élancé en bondissant au-dessus d'un précipice pour s'enfuir loin de notre regard. C'est un mouflon, animal qui tient de la chèvre et de l'antilope, m'a dit notre naturaliste, M. Bernard. Il y a, m'a-t-il assuré, une autre bête qui vit sur ces sommets : le mouton des montagnes.

24 août. — Partis de Banff ce matin, parfaitement reposés. Notre train roule à 12,000 pieds d'altitude. L'air est sec, pur et vivifiant. À un tournant, le train s'engage soudain dans la montagne : c'est un tunnel de deux milles,

que l'on a ainsi percé, afin que la voie ferrée soit à l'abri des terribles avalanches qui, en hiver, glissant soudain des hauteurs que nous côtoyons, pourraient broyer les trains et les précipiter au fond de la vallée qui roule des eaux tumultueuses. Grâce à ce tunnel, les dangers du voyage n'existent plus : les avalanches peuvent passer au-dessus de la voie, sans que les voyageurs en aient même connaissance.

À ce propos, M. Séverin a rappelé que la construction du Pacifique Canadien à travers les Rocheuses s'est faite sans qu'il y ait eu une seule perte de vie, fait peut-être unique dans l'histoire des chemins de fer.

À peine avons-nous franchi la chaîne maîtresse, que nous en escaladons une autre. Ceci me donne l'occasion de consulter la carte géographique, et je constate que la Colombie canadienne renferme quatre chaînes de montagnes et un vaste plateau. Ce sont d'abord les Rocheuses, que nous venons de franchir ; elles sont les plus hautes de toutes, mais comme elles reposent sur une base très large, faite en gradins, leur ascension est rendue plutôt facile. Vient ensuite la chaîne des Selkirk, si étroite qu'elle rappelle une lame de couteau ; de chaque côté coulent des fleuves rapides, le Columbia et le Fraser, qui descendent jusqu'à l'océan Pacifique. Plus à l'ouest on trouve un vaste plateau presque dépourvu d'arbres. Vient ensuite la chaîne d'Or, qui doit son nom aux paillettes d'or dont les eaux qui en descendent sont chargées en certains lieux, ce qui ne veut pas dire que ces montagnes soient faites de ce précieux métal. Enfin, au bord de l'océan, la chaîne Côtière, qui s'élève imposante, du rivage du Pacifique.

Sur toutes ces montagnes la végétation varie selon que leurs pentes regardent la mer ou qu'elles lui tournent le dos. Les arbres sont d'autant plus vigoureux et drus que la pluie et la chaleur sont considérables. Ce sont les flancs de montagnes faisant face à l'océan, d'où vient l'humidité tiède de ce pays, qui sont les plus richement boisés.

Quant aux hauts plateaux qui occupent le centre de la province, mon père m'assure qu'ils sont loin d'être propres à la culture dans toute leur étendue. Leur altitude considérable, de 4000 à 5000 pieds, fait que les froids y sont grands ; ainsi des gelées y sévissent même en été. Cependant, de considérables étendues de ces hautes terres sont recouvertes d'une herbe renommée pour l'élevage ; de sorte qu'on y fait paître de nombreux troupeaux de bétail. Bien que, dans ces immenses pâturages naturels, la

chaleur des étés soit intense, que la froidure des hivers le soit également, la sécheresse de l'air, sans être excessive, est telle que les bestiaux peuvent rester dehors, en toute saison.

Cependant, la culture est forcément restreinte aux vallées, qui ont l'aspect d'auges profondément taillées dans la montagne. En été, l'air est sec au point qu'il faut amener l'eau, qui va servir à l'arrosage, par des conduites ; c'est ce qui s'appelle faire de l'irrigation.

26 août. — La voie ferrée suit un fleuve le Fraser. J'ai vu, ici un campement de mineurs, là des sauvages qui pêchent ; ailleurs des vergers illimités, aux fruits murs. Les pommes que j'ai goûtées à Yale étaient loin d'avoir la saveur des pommes de Notre-Dame-de-Grâce, de l'Île Jésus et de Saint-Hilaire.

1^{er} septembre. — En plusieurs endroits, il y a des saumoneries. Elles sont maintenant inoccupées, vu que le saumon se pêche au printemps. Ce poisson remonte alors le Fraser en rangs si pressés que le cours des eaux paraît arrêté. La limpidité de ce fleuve est si grande qu'on y voit scintiller et luire les écailles des saumons aux reflets métalliques. Les filets que l'on jette entre deux embarcations sont retirés chargés de poissons au point qu'il y a danger de les rompre. Aussitôt que capturé, le saumon est apporté aux usines, où il est apprêté et mis en conserve, que l'on expédie non seulement au Canada oriental, mais en Australie et jusqu'en Angleterre.

C'est dans le sud de la Colombie que l'agriculture se développe davantage parce que le climat s'y montre plus favorable qu'ailleurs.

5 septembre. — Troisième journée passée à Vancouver. Je note que l'air y est serein, et je demande à mes savants compagnons de voyage, si *Vancouver* ne veut pas dire qu'on est ici à l'abri du vent. Ma question a dû amuser ces messieurs, qui ont profité de l'occasion pour faire un peu d'histoire en ma présence. Vancouver, c'est le nom d'un navigateur anglais qui explora la côte d'Amérique, en 1791. Il venait d'accomplir ce voyage, lorsqu'un Écossais, commis de la Cie de la Baie-d'Hudson, Alexandre Mackenzie, se rendit par terre au bord de l'océan. Quant au fleuve, dont nous avons suivi le cours, en traversant les montagnes, il a été exploré d'abord par Simon Fraser, en 1807. Un voyageur canadien, Gabriel Franchère, a ensuite traversé ce pays en 1826, en franchissant les

montagnes Rocheuses par une passe qui n'était encore connue que des indigènes. Les nôtres ont été aussi à l'honneur, par le voyage de Mackenzie, puisque, a-t-il écrit, sans la persévérance, l'adresse et le savoir-faire des voyageurs bas-canadiens dont il avait retenu les services, il n'aurait pu faire ce mémorable voyage de découverte.

7 septembre. — Visite au parc de Vancouver. Nous n'avons pu nous asseoir, à cause des averses qui tombaient trop fréquemment, à notre gré. Là, j'ai vu du grand nouveau, que je ne pouvais comprendre. Il y avait comme de la dentelle et des guirlandes suspendues aux branches des arbres géants de ce parc. Ce sont des plantes qui vivent sur les arbres, à la façon du fameux gui des druides bretons, m'a dit papa. Ces plantes gracieuses, vivant ainsi en l'air, les botanistes les nomment des *épiphytes* ; on en trouve dans les bois des pays humides, comme ici. Un autre sujet d'étonnement a été la taille des arbres, en particulier le sapin Douglas, dont le tronc peut mesurer vingt pieds de circonférence et qui s'élève jusqu'à plus de deux cents pieds.

En me montrant l'eau de pluie qui ruisselait sur les bancs du parc et les gouttelettes qui tombaient du gigantesque dôme de verdure où nous nous trouvions, M. Bernard m'a fait comprendre, mieux que tous les livres, pourquoi la végétation est si luxuriante, si puissante en Colombie. Tu comprendras cela mieux encore, a ajouté papa, lorsque nous serons sur la mer, ce qui n'a pas manqué de me rendre quelque peu songeur.

Du 11 septembre au 17 octobre. — Mon cahier est chargé de notes et de croquis se rapportant à un voyage en yacht pendant cinq semaines, le long des côtes de la Colombie. Nous avons navigué entre une myriade d'îles grandes et petites, sur des eaux profondes, parmi des escarpements qui pénétraient loin dans la côte. Partout on voit de ces sortes de golfes étroits, aux bords encaissés, en manière de précipices, d'où l'eau tombe en cascades. M. Bernard, qui a visité la Norvège, dit que ce sont des *ffjords*, et que ceux-ci surpassent en beauté tous ceux qu'il a déjà vus.

18 octobre. — Au retour de cette croisière, qui a été notre apprentissage de la mer, nous entrons à Victoria, capitale de la Colombie. Son hôtel du gouvernement, ses jardins, ses résidences, sont dignes d'intérêt.

20 octobre. — À bord d'*Empress of Japan*. Enfin le voici, l'océan. Nous sommes en route pour le pays du Soleil levant, nous voguons vers un autre

monde.

Si, à différentes heures du jour, le ciel se colore de vives couleurs, l'*Empress* rencontre une mer démontée. Malgré le roulis et le tangage, nous filons constamment nos 32 milles à l'heure.

SUR LE PACIFIQUE ET AU JAPON

Du 21 octobre au 26 décembre.

Après la tempête, le calme, avec un horizon dépourvu de tout ce qui peut distraire. Cependant, au dehors de notre ville flottante qui porte 1500 êtres humains et quelque 5000 tonnes de marchandises, la vie est loin d'être absente. Lorsque nous allons sur l'avant de l'*Empress* et que nous le voyons fendre la vague qui gronde, déferle et rebondit en écume, nous regardons les poissons qui passent et repassent à quelques pieds seulement de la pince du navire. Ce sont des marsouins ; ils prennent un véritable plaisir à s'entre-croiser au devant de l'*Empress* et semblent lui dire : « Nous allons encore plus vite que vous. » Au large, dans le demi-repos de l'onde, nous apercevons parfois de petits jets d'eau ; ils nous avertissent qu'il y a là une baleine ; pourvu que nous ne passions pas trop proche d'elle, notre voisinage ne paraît pas l'inquiéter outre mesure. Quant au ciel, il est dépeuplé : plus d'oiseaux de mer. Certains d'entre eux, qui nous ont accompagnés à partir de Victoria, nous ont quitté après deux jours de marche ; ils ressemblaient fort aux goélands des grands lacs du Canada,

26 octobre. — Ces messieurs causent parfois avec les officiers du bord. Comme ils ont parlé ensemble de bâbord et de tribord, de poupe et de proue, j'ai voulu savoir ce que ces mots signifient. Et ce fut M. Bernard, à qui je dois déjà tant de précieux renseignements, qui m'a éclairé là-dessus. Autrefois, sur les navires à voile, il y avait une batterie de canons, placée en travers, sur le pont d'avant ; et lorsqu'on se trouvait à la batterie, en face à la poupe, c'est-à-dire au devant, le flanc de gauche du navire était appelé bâbord, et le flanc de droite, tribord. Quand à la proue, elle désigne l'avant, et poupe, l'arrière du navire.

28 octobre. — Dimanche ; nous venons de franchir le 180^e méridien. Certes, cela s'est accompli sans que rien dans le ciel ne nous en ait averti, puisque les méridiens sont des cercles imaginaires, que nous traçons sur nos cartes. Mais on attache à celui-ci une attention particulière. En se rendant,

d'Amérique en Extrême Orient, c'est-à-dire en marchant au devant du soleil, les marins ont convenu d'avancer ici le calendrier d'un jour. Par contre en allant d'Extrême Orient en Amérique, on doit retarder le calendrier d'un jour. C'est sur cette ligne idéale séparant les deux mondes, qu'il faut soit répéter le quantième, soit l'avancer d'un jour ; de sorte que si la semaine des trois jeudis est chose impossible, celle des deux jeudis l'est à coup sûr, pour les navires qui se rendent d'Extrême-Orient en Amérique. Quant à nous, nous sommes passés aujourd'hui du dimanche au mardi.

4 novembre. — Nous venons de croiser un navire japonais, une jonque, cependant, il nous reste encore à naviguer deux jours entiers. La vue de cette jonque fournit à papa le prétexte d'une dissertation sur les origines du peuplement de l'Amérique. Ses compagnons de voyage signalent le détroit de Bering comme le lieu tout indiqué, comme la route à suivre tout naturellement pour passer de l'un à l'autre monde, il rappelle que, dans les temps historiques des jonques parties du Japon, de la Chine, de la Malaisie, ont maintefois abordé sur les côtes de la Colombie, de la Californie et du Mexique. De sorte que ce serait par la voie ouverte du grand océan qu'aurait été peuplé le continent d'Amérique.

5 novembre. — Enfin, parmi les feux de l'aurore, nous venons d'apercevoir des sommets de montagnes. Cet après-midi nous foulerons enfin ce pays tant vanté du *Soleil levant* : le Japon. D'ici là, l'œil découvre des sommets pointus, enneigés ; quelques-uns sont des volcans et, à cause de leur grande élévation, ils semblent, surgir de la mer. Avec une lunette d'approche, j'ai vu qu'il s'échappe de la vapeur de ces sommets et que d'autres sont couverts de neiges éternelles. Les premières pentes des montagnes sont occupées par des cultures, surtout des rizières. Plus bas, croissent le bambou et des arbres qui ressemblent assez aux nôtres.

6 novembre. — Nous voici à Tokio, capitale du Japon. Hier, c'était notre arrivée, notre débarquement dans la rade de Yokohama, qu'une dizaine de milles séparent de la capitale. Aujourd'hui nous pouvons constater quelles différences profondes il y a dans les mœurs, dans la vie privée et la vie publique, au Japon et chez nous.

Les parents semblent témoigner de beaucoup d'affection pour leurs enfants ; ils les appellent leurs « trésors fleuris » et leur donnent plusieurs autres noms de tendresse. Les enfants reçoivent un nom lorsqu'ils sont tout

jeunes ; on leur en donne un nouveau à sept ans et finalement un autre à quinze ans, qu'ils garderont le reste de leur vie.

Ici, comme chez nous, les familles sont nombreuses ; cependant il est rare qu'on entende pleurer les marmots, C'est un fait, m'a-t-on assuré, qui tient de l'éducation, du tempérament et du costume commode qu'ils portent. Les parents jouent volontiers avec leurs enfants, mais ils sont loin de les gâter en se pliant à leurs caprices.

Quant aux bambins de mon âge, j'eus vite fait de m'habituer à leurs jeux, au premier rang desquels il faut mettre le cerf-volant qu'ils lancent jusqu'à des hauteurs considérables. Mes amis les Japonais ont su rattacher le sentiment de la guerre jusque dans ce jeu qui, dira-t-on, ne s'y prête guère. Voici, d'ailleurs, comment ils s'y prennent. Lorsqu'un appareil est parvenu à une certaine hauteur on croise son fil avec celui d'un autre cerf-volant que l'on a enduit de verre pilé. Le simple frottement de la corde rugueuse a bientôt fait de couper le fil qui n'est pas enduit de poudre de verre. Le cerf-volant ainsi abattu appartient à celui qui en a coupé le fil ; et, de ce fait, il ne survient jamais de rixes.

Un autre jeu familial aux petits Japonais, consiste à envoyer un message par cerf-volant. Lorsque l'appareil s'est élevé à une grande hauteur, un coup imprimé brusquement au fil qui le retient, fait ouvrir subitement une enveloppe qui est attachée à la queue du cerf-volant ; et de cette enveloppe il s'échappe une pluie de petits papiers multicolores, comme une pluie de confettis.

19 novembre. — Au cours des deux semaines qui se sont écoulées depuis mes jeux avec les petits Japonais nous avons voyagé. Nous arrivons d'un voyage au nord du Japon. Ici et là, nous avons visité des temples, des maisons, les ateliers des rizières. Ce peuple de quarante millions est laborieux, plein de courage, de dignité et de bon goût. Partout, on cultive avec soin, sans perdre la moindre parcelle de terrain. Le bambou, qui croît si vite dans les bas-fonds, entre dans la construction des maisons, ce qui leur donne une gracilité, une physionomie et une légèreté des plus curieuses. Parmi les industries, il faut citer celles du ver à soie, du papier et des jouets.

Vu qu'ici la population est extrêmement nombreuse, la main d'œuvre est d'un bon marché extraordinaire, ce qui fait que les industriels japonais peuvent écouler à l'étranger les menus objets de leur fabrication. Aujourd'hui comme au temps de mon voyage, on trouve partout au Canada des tissus, des bibelots, des jouets venant du Japon.

M. Séverin m'a fait ressouvenir des ouvriers et des marchands japonais que nous avons vus sur tous les points de la côte de la Colombie canadienne. On émigre du Japon, parce que la population se fait trop nombreuse. C'est à cela qu'il faut attribuer cette sorte d'audace et de courage qui caractérisent l'émigrant japonais de par le monde.

24 novembre. — Mes compagnons m'ont fait observer que les femmes du pays ne portent pas toutes leurs cheveux de la même façon ; il suffit d'un peu d'attention pour savoir si une jeune fille est courtisée ou si elle ne l'est pas ; si une femme est veuve ou épouse, et, parmi les veuves, si elles sont disposées ou non à se remarier.

Quant aux hommes même chez ceux des classes inférieures, on y découvre sans peine le sentiment de dignité. Tout Japonais, même celui qu'on nomme le *coolie*, le manœuvre, veut être respecté ; il y a chez eux une sorte de fierté, qui a ses racines dans une conception supérieure de la personnalité et du droit de chacun. Commandez brusquement un coolie, a dit papa, et il va vous rire à la barbe ; tout pauvre qu'il soit, il ne peut comprendre que nous ayons le droit de le gourmander.

18 décembre. — Grosse nouvelle, profond émoi. Rien n'était plus propre à nous étonner et à nous réjouir, que ce que papa vient de rapporter à ses amis de la mission. Il y a des chrétiens au Japon, des chrétiens en communion avec Rome ; un missionnaire l'a dit, à Noël, nous pourrions aller à la messe de minuit !

Comme à Montréal ? ai-je demandé, tout ému. Nous verrons bien, m'a-t-on répondu.

CHEZ LES CHINOIS ET LES PHILIPPINS

Du 27 décembre au 2 février.

Nous revoici en mer, sur un petit paquebot, à destination de shayhai. Comme il fait froid sur cette mer de Chine, tout comme au Canada, je suis resté dans ma cabine, j'écris mes souvenirs de la Noël passée à Tokio.

Ainsi que mes compagnons de voyage me l'avaient promis, nous sommes allés, le soir du 24 décembre, dans un quartier plutôt paisible de la grande cité. Nous pénétrons dans la demeure d'un brave homme, de fortune moyenne. Déjà, plusieurs familles japonaises nous ont précédés ; quelques-unes nous suivent de près. La chapelle occupe la meilleure partie de la maison de notre hôte. Il a suffi pour cela d'enlever deux ou trois cloisons en bambou.

Le prêtre qui officie, — vous le dirai-je ? — est un Canadien-français, le Père Julien Lagarde. Il y a messe haute et solennelle avec chant grégorien, une messe basse est agrémentée de cantique en japonais, chantés par l'assistance, sur les airs de nos vieux noëls. Il y a aussi — ineffable plaisir — une crèche rustique avec dans la paille, le divin Bambin.

Après l'office, nous causâmes quelques instants avec ce « pays » ; il nous a confié que son Église compte près d'un millier de fidèles et que, malgré qu'il y ait au Japon une religion d'État, les conversions aux vérités consolantes du christianisme sont fréquentes.

29 décembre. — Shanghai est une ville affreusement bruyante et surpeuplée. Chaque fois que nous allons sur la rue, nous revenons exténués de fatigue ; à tout moment, dans les voies étroites et tortueuses, il y a des porteurs, des « coolies » qui, tout en courant et en chantant, menacent de nous renverser.

1^{er} janvier. — On m'avait dit que la Chine est fort peuplée, mais j'ignorais que dans ses villes on dût habiter les ports et les rivières. Partout, des « sampans », sortes de barques, converties en maisons flottantes.

C'est par le fameux canal qui va du fleuve Bleu au fleuve Jaune, que nous nous rendons à Péking. L'art de la culture est ici le premier des arts.

C'est en causant d'intéressantes chinoiseries que nous passons le jour de l'An. Certes, notre souvenir se reporte vers tous ceux qui, à Montréal, pensent à nous...

5 janvier. — Péking ! Péking ! la cité impériale, qui fut si longtemps interdite aux Européens, les Barbares. Palais, ponts et pagodes, tout nous intéresse. Luxe et misère, dit papa, en résumant ses impressions.

J'interroge et je regarde afin de me renseigner. J'apprends que les petites chinoises sont loin de recevoir une éducation soignée. On ne considère pas qu'il soit nécessaire de leur apprendre à lire. À l'âge de 6 ou 7 ans, on comprime leurs pieds d'une étrange manière, non pas tant pour qu'ils soient petits, que pour qu'ils deviennent un fuseau terminé par le gros orteil. Ainsi affligées, elles ne peuvent plus marcher que par petits pas rapides, en s'appuyant sur d'autres personnes ou avec leur ombrelle qui leur sert de canne.

Quant aux petits garçons, ils ressemblent dans leurs jeux aux enfants des autres pays : dans les rues ils prennent un vif plaisir à voir danser les marionnettes et aux avaleurs de sabres. Les bambins font des dragons en enfermant des lanternes dans une charpente couverte de toile, qu'ils hissent à un mât. Mais le jeu favori c'est, comme au Japon, le cerf-volant, qui amuse autant les hommes que les enfants. Il y a encore les ballons, qui prennent les formes les plus diverses : fleurs, papillons, oiseaux, serpents, poissons, pagodes, dragons et monstres humains.

Il m'a été donné de voir que la plupart des bizarreries de mœurs que l'on prête à ce peuple ne sont pas le fruit de l'imagination. Ainsi, le titre des livres se trouve au bas de la page, et la lecture se poursuit de la fin au commencement. La famille chinoise commence invariablement son repas par des noix, des friandises et elle le termine par la soupe ; en rendant visite à un ami, il ne se décoiffe pas ; il saisit la main de son hôte et la lui secoue, ce qui est une autre règle de l'étiquette nationale ; c'est l'usage de se saluer en s'informant si on a bien mangé son riz ; enfin, tout père de famille remet des honoraires à son médecin aussi longtemps qu'il reste en santé, mais ne lui en donne jamais pour les soins qu'il en a reçus.

Dans la Chine du sud-est, la région la plus peuplée, on vit presque uniquement de riz, de fèves, de légumes et de poisson. Dans ce pays ancien et surpeuplé, le combustible est rare ; les petits enfants sont à peine vêtus en été et en automne. La maison du Chinois est loin d'être aussi confortable que celle du Japonais : son mobilier est à peine suffisant aux commodités essentielles ; en hiver, le foyer reste presque toujours sans feu. Dans la saison des pluies, en automne et en hiver, les chemins deviennent impraticables, ce qui est une excuse fréquente à la suspension des affaires. Malgré ce tableau peu souriant, la vie du Chinois rural n'est pas sans charmes, parce qu'il est frugal et grand travailleur. Les temples des grandes villes, dont quelques-uns sont couverts en porcelaine, ne manquent pas de beauté.

16 janvier. — Nous arrivons d'un voyage dans la direction du Nord. Nous avons vu la campagne, les cultures et la fameuse Grande muraille, dont la construction date de plusieurs siècles et qui servit à protéger le pays contre les invasions.

Nous avons appris qu'il y a, en Mongolie, plusieurs missionnaires catholiques de nationalité belge et française et que leurs conversions seraient plus considérables s'ils pouvaient disposer de plus de ressources.

19 janvier. — En route pour Manille, la capitale des îles Philippines. On croise plusieurs navires aux voiles étranges ; ce sont des « jonques » ; elles font du cabotage entre les ports du Japon, de Chine, de Formose et de l'archipel philippin.

Il y a encore des pirates sur cette mer du commerce qui a une longue histoire. Il s'est passé là naguère des scènes horribles, qui ont fourni le thème de romans émouvants on ne peut plus. De nos jours, la présence des Européens sur leurs navires à vapeur et la présence des marines de guerre ne laissent pas d'inspirer des craintes salutaires aux « écumeurs » de la mer de Chine.

22 janvier. — Je préfère me souvenir d'un phénomène qui a causé un vif émoi chez les passagers. Comme nous étions à quelque 50 milles de Manille, nous vîmes au milieu du jour un orage avec trombe. L'eau de la mer paraissait soulevée en spirale tandis que, de la nue sombre, une autre spirale venait rejoindre la première. On eût dit que ce point de la mer était

fortement aspiré vers le ciel orageux. C'est un « typhon », m'a dit M. Sévérin. Ce météore est redouté avec raison : en mer, il naufrage les petits navires ; sur la côte, il inonde les habitants, et à l'intérieur des terres, il va se perdre en déracinant les arbres, en dévastant les cultures, en arrachant les cases, les maisons, dont il tue parfois les occupants.

27 janvier. — Manille ! Cité peuplée de souvenirs sans nombre. Avant la venue des Européens, au 15^e siècle, c'était déjà un port de mer fameux. Magellan, en train, pour la première fois, de boucler la terre, s'est arrêté ici, en 1514. Portugais, Espagnols et Anglais se sont tour à tour disputé la possession des îles Philippines, si riches en épices, en cultures industrielles. Longtemps possédée par les Espagnols, elles sont devenues colonies de la république des États-Unis, de 1898.

L'ardent et catholique Espagnol a laissé son empreinte sur le peuple philippin. Après avoir visité les campagnes et les villes de l'archipel, je puis dire que c'est un pays productif à un très haut degré, parce que la pluie et la chaleur y sont également considérables. Sur de grandes étendues, c'est encore la forêt épaisse, puissante ; aux essences variées, aux vertus précieuses. Si loin des côtes, une partie de la population des montagnes est restée sauvage et païenne, il y a déjà une autre partie considérable de la population qui vit à l'européenne, qui entrevoit l'avenir et veut travailler à le rendre digne d'elle-même.

2 février. — Demain, départ pour Sydney, dans la lointaine Australie.

EN AUSTRALIE ET AUX INDES

Du 3 février au 18 mars.

En quittant ces terres si productives et surpeuplées de l'archipel des Philippines, notre vapeur, le *South Star*, gagne la haute mer. C'est le calme presque absolu. Sous tous les points de l'horizon il y a des navires à voile qui sont en panne.

À midi, une jeune officier du bord, qui est venu faire ses observations quotidiennes à l'aide d'un sextant, m'a expliqué ce calme presque absolu de l'atmosphère. C'est que le soleil chauffe l'air à tel point qu'il monte et monte sans jamais courir à la surface de la mer. Le vent, a-t-il ajouté, c'est de l'air qui rase la surface du sol ou des eaux. Ici, cependant, l'air est en mouvement, mais au lieu de cheminer dans le sens de l'horizon, il se déplace de bas en haut.

Quant au sextant dont se sert le marin, c'est un instrument assez peu compliqué, à l'aide duquel on vise soit le soleil, soit la lune, soit une étoile dont la position est déjà connue ; et l'angle indiqué par le sextant entre la hauteur de cet astre et l'horizon permet de trouver la position du navire en mer. À midi, notre navire se trouve par la longitude 120° 2' E. et par la latitude 11° 7' 24" N.

6 février. — Nous courons toujours vers le sud-est, en contournant des îles, petites pour la plupart, mais montagneuses et volcaniques. Il y en a dont le sommet est tout empanaché de fumée. Sous un soleil de plomb que des vapeurs rendent plus pénibles, nous approchons de l'équateur. La nuit tiède, peut-être trop tiède, permet cependant de se refaire des accablantes chaleurs du jour. À dix heures, comme nous allions regagner nos cabines, après avoir prolongé la sieste sur le pont, M. Bernard, accoudé au bastingage, jeta un cri d'émoi : « Venez donc voir ! » Nous accourons. La proue du navire, en fendant l'onde, comme une charrue le sol, faisait rejaillir des lueurs mouvantes de vert et de soufre. C'est, me dit papa, la mer

phosphorescente des tropiques. Le phénomène, pour être coutumier à ces parages, n'en est pas moins curieux. Combien la création contient de merveilles que nous ignorons, quand nous ne dédaignons pas de les étudier ! Le phénomène devint bientôt si intense que nous pûmes lire dans un livre, presque aussi facilement que si nous eussions été en plein jour.

8 février. — Les anciens disaient qu'il faut marquer les jours heureux d'une pierre blanche. Celui-ci, tout en méritant d'être compté comme tel, n'en restera pas moins marqué dans ma mémoire comme un jour de déluge, — et pourtant il n'y eut ni pluie, ni averse du ciel.

Voici ce qui est arrivé. C'est la coutume, — une bien vieille coutume, paraît-il, — de célébrer par des divertissements le passage sous l'équateur, ce que les marins appellent « passer la ligne ». Or, autrefois on imposait la baignade au voyageur qui franchissait l'équateur pour la première fois, de nos jours, on l'arrose copieusement, en lui faisant prendre un bain sur le pont. Les passagers se prêtent avec plus ou moins de bonne grâce à ce traditionnel usage. Pourquoi, en effet, ne pas y aller de bon gré ? Bain sur le pont, ou dans la cabine ? Ici, la différence en vaut guère la peine.

11 février. — Encore et partout des îles, des palmiers, des lianes, des fruits tropicaux, des pirogues chargées d'indigènes au teint bronzé. La mer est parsemée de hauts-fonds et d'écueils. Des pirogues qui nous entourent, au moindre arrêt, il sort des plongeurs qui vont chercher des pièces blanches, que les passagers ont lancées au fond de l'eau bleue et limpide.

13 février. — Dans la mer du Corail. Il y a tant d'atolls et de récifs que la marche du navire devient lente. Les atolls sont des récifs émergés en forme d'anneau. Souvent on y voit un étang au centre ; c'est la lagune séparée de l'océan ou communiquant avec lui. Des palmiers-cocotiers et des palmiers à huile s'élèvent de ces terres basses à température clémente et habitées pour la plupart.

16 février. — Depuis deux jours nous avons la côte australienne en vue : des montagnes qui s'élèvent de la mer et se maintiennent à une hauteur de 4000 à 5000 pieds ; elles sont boisées de pins et d'eucalyptus. C'est la région la mieux arrosée du continent australien.

17 février. — Réveil à six heures du matin. Le ciel est pur, l'air sec et vivifiant ; le navire vient de jeter l'ancre dans une vaste baie en forme de

feuille de chêne : la baie de Sydney. Tout autour de nous parmi les rochers, des maisons se découvrent à demi dans des bouquets de verdure.

Pour M. Sévérin, le vieux Sydney, rappelle Boston. Même plan urbain : des rues étroites, qui s'ouvrent sur des banlieues ravissantes.

Tout près d'ici, à Lang Batam, 200 Canadiens français ont été exilés en 1839, pour avoir voulu rendre notre pays libre. Plusieurs dorment leur dernier sommeil, si loin du sol natal.

Comme le charbon est abondant et que la population s'est développée sur plusieurs points, tout autour de la grande île australienne, Sydney est devenu un centre industriel.

23 février. — Adélaïde. Le chemin de fer nous a conduits ici, à travers un pays accidenté, où la végétation ne se voit que du côté de l'Est. Nous sommes en été, tandis qu'à Montréal c'est l'hiver dans toute sa rigueur. Ici, les champs reçoivent à peine assez de pluie pour permettre l'élevage des moutons, dont le troupeau a déjà dépassé un million de têtes. Dans tous les ports on embarque de la laine et des carcasses de moutons à destination de Liverpool et de Manchester.

Voici les deux choses les plus curieuses que j'ai notées, en voyageant de Sydney à Adélaïde. En passant d'une province à l'autre, nous avons dû changer de wagon, parce que la largeur de l'entre-rail varie d'une province à l'autre. Et puis, nous avons franchi un fleuve, le seul cours d'eau australien qui soit digne de ce nom : le Darling. Avec une telle pauvreté en pluie, est-il étonnant que tout le centre et l'ouest de ce continent soient occupés par un désert presque parfait, avec dunes de sable et plantes épineuses ? La partie aujourd'hui habitée par les Européens avait originairement pour hôtes quelques nègres plongés dans la sauvagerie, des kangourous, le chien dingo et une sorte d'autruche, le nandou.

28 février. — Encore une fois en mer. Notre navire file actuellement vers l'Ouest. Lorsque nous aurons contourné l'extrémité sud-ouest de la terre australienne, nous mettrons le cap sur Calcutta, capitale des Indes.

Pour occuper leurs moments d'oisiveté, mes compagnons s'entretiennent des colonies britanniques, surtout de la Nouvelle-Zélande, ces deux îles qui forment un dominion à elles seules, où l'agriculture et l'industrie sont déjà florissantes. Pour s'emparer de ces terres de fécondité, il a fallu anéantir la

population indigène. Mais comme elle était plus intelligente que celles de l'Australie et de la Tasmanie elle n'a capitulé qu'après une lutte de plusieurs années. Aujourd'hui, ce qui reste de ces indigènes qui ne voulait pas céder leur pays de bonne grâce, vivent en parfaits mendiants : ils sont civilisés, disent leurs maîtres.

3 mars. — Nous revoici sous les feux de l'équateur, avec ses orages électriques et son ciel de plomb. Mes forces diminuent sensiblement. Mon père saisit l'occasion pour me faire comprendre combien les populations des régions tempérées éprouvent de difficultés lorsqu'elles vont vivre dans les contrées perpétuellement chaudes et humides, comme celles qui se trouvent dans la zone tropicale.

11 mars. — Pas une seule note dans mon carnet, pour marquer la monotonie des journées étouffantes que nous avons traversées. Rarement, il y avait à l'horizon des navires à voile, voyageant à la faveur des vents constants, et des navires à vapeur, des cargos qui n'ont pas d'itinéraires fixes, qui courent après le fret et qui, pour ces motifs, ont mérité d'être appelés des tramps.

15 mars. — Sur une plaine basse, marécageuse, couverte de bambous, voici la grande Calcutta populeuse, besogneuse, malsaine, sordide et que couronne déjà un panache de la fumée des usines. C'est le siège du gouvernement des Indes. Mais il sera transporté tôt ou tard dans une ville plus salubre et occupant une position plus centrale : Delhi.

J'allais bientôt le constater, toute ville d'Orient est bruyante, curieuse et pittoresque au suprême, pour nous, occidentaux. Sur les marchés, j'ai vu des singes qui volaient des noix, des fruits aux marchands impassibles ; aux portes des temples, il y a des fakirs, des magiciens, des charmeurs de serpents venimeux ; et dans les temples, sordides pour la plupart, on offrait des fleurs et des parfums aux idoles, parmi le crottin de vaches sacrées et de chauves-souris qui ne le sont pas moins.

18 mars. — Demain, nous serons à Bénarès, ville sainte.

INDE et PERSE

Du 13 mars au 26 avril

19 mars. — Bénarez, la cité des temples, des bonzes et des pèlerinages. Bénarez est aux bords du Gange — le fleuve sacré des Hindous. Ils viennent jusque de fort loin pour y faire des ablutions prescrites par leur religion, et ils jettent dans ses eaux les cadavres ainsi que les restes des fidèles qui se sont fait brûler vifs, avec la conviction inébranlable que le fleuve les conduira parmi les dieux. Aussi, aux abords de la ville, les rives du Gange, de même que celles d'autres grands fleuves de l'Inde, sont couvertes de corbeaux qui repaissent de chair humaine.

21 mars. — À Lahore. Nous observons que, dans l'Inde, les villes ne s'éveillent guère avant neuf heures. Les maîtres, qui sont les Anglais, travaillent de dix à cinq. Même au milieu du jour, la cité semble être assoupie, tour à tour terrassée par le soleil et sous un ciel couvert de nuages, qui fait que la réverbération est plus dangereuse que les rayons même du soleil. Dans la rue, sur le trottoir, les passants se font très rares ; les *policemen*, qui portent un petit parasol fixé à leur ceinturon, paraissent étouffés sous la chaleur d'été qu'il fait tout le jour.

Ici, la sensation dominante est celle de la chaleur lourde, moite, énervante, qui finit par abattre les énergies. M. Sévérin me fait observer l'extraordinaire grosseur des fils du télégraphe. C'est que les orages électriques désorganiseraient le service, si l'on n'employait pas des fils d'un diamètre aussi considérable.

25 mars. — Hier et aujourd'hui, nous traversons des campagnes vraiment belles, qui ressemblent beaucoup par leur végétation aux campagnes des environs de Montréal. Si les cultures sont différentes et les animaux aussi, il

y a quantité de grands arbres, des ormes entre autres, le long du chemin. Mais notre attelage et notre véhicule n'a rien de vraiment canadien : un bœuf zébu et une charrette aux lourdes roues de planches, qui nous font cahoter impitoyablement.

Mais quelle étrangeté dans le reste du paysage ! À travers les plaines basses, il y a des rivières, des champs où l'on cultive le riz. Elles occupent des terrains plats, divisés en petits carreaux de deux ou trois arpents de côté, que séparent de petites levées de terre, servant à retenir l'eau sur le champ. Car le riz, dont on fait une grande consommation dans l'Inde, se cultive « les pieds dans l'eau et la tête au soleil ». On fait deux moissons par année, ce qui exige beaucoup de travail, si l'on songe que les tiges de riz doivent être plantées une à une, dans un terrain inondé. Cependant, ainsi que M. Bernard me le racontait, il y a des années où la pluie vient à manquer : alors, si la saison sèche se prolonge, elle peut causer des famines qui font mourir des multitudes de gens.

Pour résumer ce que mes compagnons de voyage m'ont rapporté touchant le climat, je dirai dans l'Inde une saison sèche qui dure d'octobre à avril marquée par un vent soufflant du nord-est, et une saison humide, qui peut persister de la mi-avril à la fin de septembre, généralement marquée par des pluies prolongées ; elles sont parfois si abondantes que l'on signale des endroits, comme au Bengale, où il tombe quelque vingt pieds d'eau en une année. Si la saison sèche peut causer des famines, la saison humide a pour compagnons le choléra et les fièvres de toutes sortes.

Ce que j'ai vu ici de plus étonnant, ce sont ces énormes éléphants, si dociles qu'ils s'agenouillent sur leurs pattes de devant, au commandement de leur carnac. Imaginez un peu ma joie lorsque j'ai parcouru la ville et la banlieue d'Hiderabad, porté avec mes compagnons sur le dos d'un de ces dociles et puissants pachydermes. Dans les rues encombrées d'enfants qui prenaient leurs ébats du soir, l'intelligente bête avait soin de laisser fuir ce petit monde, avant de poser ses énormes pattes et, en longeant le jardin emmuré d'un rajah, c'est-à-dire un puissant seigneur, l'éléphant a cueilli quelques fleurs avec sa trompe et nous les a apportées, en obéissant à la voix du carnac.

28 mars. — Dans les rues, nous voyons des tisserands, des potiers, des ouvriers en cuivre, qui travaillent à l'ombre de quelque grand arbre. Ceux

qui peignent des gazes, des cotons fins, appliquent de la couleur avec une rapidité et une adresse étonnantes ; il est extrêmement curieux de voir les femmes s'emparer ensuite de ces légers tissus multicolores et les agiter au vent, afin de les faire sécher.

5 avril. — « Qui a beaucoup vu doit avoir beaucoup retenu », dit le proverbe. J'avoue cependant qu'il me faudrait creuser longtemps mes souvenirs pour rapporter fidèlement tout ce que j'ai vu de neuf, d'étrange, de remarquable, depuis notre entrée en ce pays. Ce que je puis affirmer, c'est que il y a des populations nombreuses et qu'elles sont variées par leur origine, leur physionomie et leurs mœurs. Les deux tiers de la population de l'Inde sont des Hindous, pratiquant le culte des brahmes, ou qui sont simplement idolâtres ; l'autre tiers se compose en grande partie de musulmans, qui habitent le nord-ouest du pays. Les chrétiens se trouvent au Bengale et dans les ports de mer. Quant aux nationalités elles sont nombreuses et se divisent en un nombre incalculable de castes.

L'Inde est une colonie britannique peuplée de deux cents millions. Les Anglais sont maîtres de ce pays, où ils ont construit des chemins de fer et augmenté les travaux d'irrigation ; mais ceux-ci sont encore bien insuffisants, parce que la famine continue de ravager les populations. La plupart des fonctionnaires sont des Anglais. Il y a, disséminée sur divers points du pays, une armée hindoue de trois cent mille hommes, encadrée par un petit nombre d'officiers britanniques parfaitement entraînés, mais pleins de morgue.

9 avril. — Le pays, ses habitants, ses productions, son architecture, ne sont plus les mêmes que dans l'Inde humide. Ici, en l'Inde occidentale, la sécheresse domine. Dans chaque centre de population on trouve des mosquées aux délicats panneaux de pierre ajourée : vraie dentelle de marbre ou d'onyx. Mais comme c'est froid, ces dalles où l'on marche en chaussettes et la tête couverte d'un turban.

12 avril. — De nouveau en pleine campagne, au pays de la sécheresse. Nous approchons des frontières qui séparent l'Inde proprement dite de l'Afghanistan. Nous cheminons depuis deux jours dans des vallées ; le pays s'élève en devenant de plus en plus sauvage et désertique. Les Russes sont presque les maîtres de l'Afghanistan. Les chevaux sont rares et les chameaux communs.

17 avril. — Dans une de nos haltes, un officier de garnison britannique a raconté à papa qu'un prince de la frontière voulait savoir à tout prix quelle était, de la Grande-Bretagne ou de la Russie, la plus grande puissance. Ce prince voulait connaître quel était le plus puissant des deux, afin de savoir de quel côté il devra pencher, en cas de guerre ; car il voulait rester avec le pouvoir. Les brigands sont nombreux dans les montagnes. Malgré le peu de sécurité dont jouit le pays, nous avançons sans trop d'aventures fâcheuses. Il est vrai que notre caravane est escortée par une dizaine de guides qui ont la physionomie des gens bien résolus. La nuit, on monte la garde autour de notre camp. J'ai dormi presque chaque nuit, enveloppé dans des peaux de mouton et de buffle.

20 avril. — On ne fait pas à dos de chameau un voyage de deux cent cinquante milles sans éprouver quelque fatigue. La vie du désert nous a donné une physionomie de mages. D'ailleurs, nous faisons des cadeaux aux miséreux qui guettent notre passage. Nous voici à Ispahan, capitale de la Perse. Encore et toujours des contrées assoiffées, des plantes épineuses, des populations de pasteurs. Il n'y a d'agriculture qu'au bord des maigres cours d'eau. La Perse est un plateau où la chaleur des jours n'a d'égale que la froidure des nuits.

25 avril. — Une vallée fertile s'offre à notre regard : Un filet d'eau étincelant comme de l'argent : c'est le Tigre. La population de fait plus nombreuse. Il y a des cultures de blé, de riz et de dattes. Demain nous serons à Bagdad, lieu de passage des caravanes et du commerce avec Bassora, port de mer situé à la tête du golfe Persique.

EN TERRE SAINTE

Du 27 avril au 22 mai.

27 avril. — Chaque jour, depuis que nous cheminons vers la Syrie, nous rencontrons des ruines, quelques-unes sont considérables ; elles rappellent des cités disparues. Des pasteurs en font parfois leur lieu de rendez-vous et des caravanes y font halte pour la nuit.

29 avril. — Dans nos courses quotidiennes nous rencontrons des points d'eau, qui sont généralement un simple puits. Dans les pays d'Orient où l'eau est rare, les puits sont parfois très éloignés les uns des autres ; alors, ils orientent le voyageur.

Depuis que nous avons quitté l'Inde, les forêts sont presque totalement absentes : les arbres isolés ne se voient qu'aux bords des rivières, autour des oasis. Le climat compte certes, pour beaucoup dans cette misère de la végétation.

mais il y a aussi l'intervention de l'homme. En Asie mineure, on a la coutume de mettre le feu aux forêts pour augmenter les pâturages, ce qui est plutôt absurde, puisque le bois manque et que les pâturages sont moins rares que le bois. À ce propos, M. Bernard rappelle ce passage de l'*Itinéraire* de Chateaubriand qui est, paraît-il, un bien beau livre : « Il y croîtrait des chênes, des térébinthes, si les Turcs laissaient croître quelque chose ; mais ils mettent le feu aux jeunes plantes et mutilent les gros arbres ».

3 mai. — Nous croisons une caravane de pèlerins. Ils se dirigent vers la Mecque. Ce sont des musulmans, fameux par leur fanatisme. Plus d'une fois, en ces pays tenus dans la terreur par le fanatisme religieux, on a fait massacrer les chrétiens. Comme je m'informais de ce qu'est l'Islamisme, papa m'a dit que c'est une religion fondée par Mahomet. Cet homme naquit

vers 570 après Jésus-Christ, à une époque où les Grecs, les Bizantins et les Perses se disputaient l'influence en Orient ; il y avait aussi les Juifs qui jouissaient d'une certaine puissance à Médine et à la Mecque, villes d'Arabie, au bord du désert. À l'âge de quarante ans Mahomet commence à parler de la « mission » qu'il a reçue d'Allah et des inspirations qu'Allah lui envoie par l'archange Gabriel. Il veut restaurer la religion d'Abraham et il attaque pour cela le culte idolâtrique du peuple arabe. Il convertit à sa cause des princesses païennes et un puissant chef arabe, Omar, qui se met à son école. Mais celui-ci fait bientôt schisme et se sépare du Prophète. Dès lors, Mahomet rêve d'une action politique aussi bien que religieuse. Mais il est obligé de fuir : c'est l'*hégire*. Comme les ressources lui manquent pour se défendre et étendre son action, il pille les pèlerins et les marchands, accumule les perfidies et va jusqu'à se servir de la persécution : « Crois ou meurs ! » devient le terrifiant mot d'ordre de tous ses partisans. Les Juifs le combattent et il les défait. Désormais, en priant, c'est vers la Mecque et non vers Jérusalem qu'on se tournera. Et c'est ainsi que naissent les fausses religions. Mahomet meurt à 63 ans. Le Coran, livre où sont rapportées ses doctrines, dit que les méchants rôti-ront et que les bons, c'est-à-dire les seuls musulmans, auront un paradis où il y a des rivières de lait et de miel.

6 mai. — Nous avons devant nous la mer Morte. Elle gît tout au fond d'une vallée rocailleuse, assoiffée, qui a été durement secouée par les tremblements de terre et les volcans. Son eau est si lourde que sa surface est à peine ridée par le vent.

8 mai. — En Palestine, a-t-on dit, sur divers tons, tout est petit et tout est grand. Le coin de terre, où se sont déroulés les faits bibliques et les faits évangéliques n'est pas plus grand que trois des comtés moyens du Québec. Les mœurs, les usages, la physionomie des lieux sont restés ce qu'ils étaient aux premiers siècles de l'ère chrétienne. À l'observateur qui visite Jérusalem, Bethléem, Nazareth, Tibériade, ou la mer Morte, les Livres Saints semblent écrits d'hier. Et pourtant, c'est de ce coin de terre qu'un Juif, annoncé à toutes les générations, mourant sur un gibet, proclamait la fraternité des hommes et des peuples comme ayant un seul et même Père dans les cieux.

Transcris ceci dans ton carnet, m'a dit mon père :

« Depuis le sauvage que l'isolement et la misère ont abaissé jusqu'à l'anthropophagie, jusqu'aux peuples que le christianisme a portés au plus haut degré de civilisation, on peut voir à travers leurs sentiments, leurs qualités, leurs œuvres, qu'ils sont véritablement les enfants d'un même Père et Créateur et qu'ils sont par conséquent des frères. Parmi les frères il y a les aînés et les cadets, les sages et les étourdis. Que les sages se portent généreusement au secours des étourdis, des déshérités, et qu'ils favorisent leur relèvement. »

9 mai. — Nous voici à Jérusalem, qui est sans doute la ville la plus remarquable de monde chrétien. Détruite et reconstruite à maintes reprises, elle occupe la même colline, elle a le même horizon, la même physionomie qu'autrefois. Son centre est l'église du Saint-Sépulcre, détenue par les Turcs musulmans. Pendant la semaine sainte il y a ici une foule de pèlerins venus de pays fort éloignés. Ces voyageurs appartiennent les uns au rite oriental, les autres au rite romain et d'autres à la religion orthodoxe. Cet assemblage de peuples si divers ne se fait pas sans quelque désordre ; les altercations, les bagarres sont fréquentes dans les rues de la ville sainte ; et la soldatesque turque augmente par sa brutalité le tumulte, quand elle ne le provoque pas.

10 mai — Bethléem, un nom qui évoque de la joie, — mieux que de la joie, du bonheur. — pour toute âme chrétienne. Il y a une église sur le site de la grotte où naquit l'Enfant Jésus. Nous passons la nuit au couvent des bons Pères Lazaristes. Ils sont français, italiens et espagnols.

12 mai. — Nous voici à Jaffa, à bord d'un navire à voile, — à voile latine, c'est-à-dire triangulaire, plus large du haut que du bas. Notre équipage, qui n'est que de trois hommes, parle le syrien, le turc et une langue peu répandue, mais assez curieuse par son origine : c'est la langue *franque*, composée en grande partie de vieux français ; c'est un legs de l'époque des croisades. On sait que les peuples chrétiens d'Orient ont conservé beaucoup d'admiration pour la France et que les ordres religieux ont contribué grandement à maintenir des liens de sympathie et d'intérêts entre ces deux pays.

Nous nous rendons en Égypte. Mais nous ferons escale à Port-Saïd, afin de visiter le canal de Suez.

13 mai. — Parmi la foule des grands océaniques et des cargos qui attendent leur tour pour entrer dans le canal, combien notre navire nous semble très petit ! Cependant, c'est sur d'aussi frêles embarcations que les anciens navigateurs ont développé le commerce, répandu la civilisation dans la Méditerranée et qu'ils ont agrandi le monde connu, se sont dit mes savants compagnons de voyage. Nous passons tout à côté d'un môle portant une gigantesque statue de Ferdinand de Lesseps. C'eut lui qui, en 1869, fit creuser le canal de Suez, qui met la Méditerranée en communication avec la mer Rouge. Ce canal, œuvre de génie et de patience, est maintenant contrôlé par l'Angleterre, qui en tire de grands avantages dans ses rapports avec son empire colonial des Indes, d'Australie et de Nouvelle-Zélande.

15 mai. — Le Caire est bâti sur le delta du Nil. Endroit bas, malsain, qui tire tout son pittoresque des mœurs orientales et de la foule très mélangée des étrangers.

À quelques heures de chemin de fer, nous irons, demain, visiter les fameuses pyramides.

18 mai. — De retour des pyramides, à cinquante milles du Caire. Mes compagnons de voyage ont non seulement admiré ces antiques et gigantesques tombeaux de rois, mais ils ont trouvé qu'ils sont orientés parfaitement sur les quatre points cardinaux. Ce qui nous a le plus étonnés en parcourant cette vallée du Nil, c'est la disproportion entre la maison de terre du *fellah*, c'est-à-dire le paysan actuel d'Égypte, et les ruines des temples colossaux de l'antiquité.

Le Nil déborde chaque année : ses inondations fertilisent les terres. En 1902, les Anglais ont construit le barrage d'Assouan, sur le Haut-Nil, ce qui permet d'irriguer une plus grande étendue de terre en culture.

20 mai. — Nous revoici en mer, à bord d'un paquebot français, en route pour Marseille, via Naples. Ce qu'on ne peut manquer d'admirer sur cette Méditerranée, c'est la couleur profondément bleue de ses eaux et de son ciel ; ce sont encore les éblouissants levers de soleil.

Nous passons en vue de l'île de Crète, qui fut longtemps dominée par les Turcs et qui commence à jouir d'un peu de liberté. J'allais bientôt m'en rendre compte, les pays baignés par cette mer sont loin d'être copieusement

arrosés de pluie. Mais, grâce à son soleil si généreux, c'est le pays des olives, du raisin, des palmiers et des vers-à-soie.

Dans le monde méditerranéen, les maisons ne sont guère isolées et disséminées ; mais on les trouve plutôt groupées en petits villages, en petites villes, généralement autour d'un rocher plus ou moins âpre ou sur la plage arrondie que terminent deux promontoires.

23 mai. — Voici Naples et son volcan, le Vésuve. Il y a un dicton italien qui dit : « Voir Naples et mourir ». Ces messieurs trouvent le pays enchanteur, mais ils n'ont pas du tout l'intention d'y mourir. Rome est notre prochaine étape.

DE ROME À MONTRÉAL

Du 25 mai au 16 juillet.

25 mai. — On l'appelle la Ville Éternelle. À son importance comme capitale de l'empire romain, succède son importance comme capitale du monde chrétien. On peut passer des semaines entières à visiter ses ruines, ses catacombes, ses édifices religieux et profanes, ses musées d'art et le Vatican, palais du pape Rome et ses environs sont peuplés d'une multitude de souvenirs qui incitent les hommes cultivés à faire les réflexions les plus salutaires sur les choses de ce monde.

26 mai. — Jour inoubliable, jour trois fois heureux : nous venons d'être reçus en audience par N. S. Père le pape. Là, dans un des salons du Vatican, S S. Benoît XV nous a dit qu'il aime les Canadiens français et qu'il prie pour nous tous.

Tout près de la demeure du pape, il y a la basilique de Saint-Pierre. Elle est si vaste qu'une armée entière peut y trouver place. Cet édifice, le plus grand, le plus imposant et le plus riche du monde, a été commencé dès le premier siècle de notre ère et ne fut terminé qu'au ^{xiv}^e siècle, par Michel-Ange. Il recouvre le cirque où Néron, l'un des derniers empereurs romains, fit mettre à mort tant de chrétiens, il y a près de dix-neuf cents ans. C'est Néron que Racine a flétri par ces deux beaux vers :

Aux plus cruels tyrans une cruelle injure
Et ton nom paraîtra, dans la race future.

De la coupole de Saint-Pierre on aperçoit plusieurs églises et les sept collines sur lesquelles était bâtie l'ancienne Rome. Ces basiliques, ces musées, ces palais renferment des toiles, des sculptures que nous devons aux maîtres de l'art, à une époque où le génie et le talent étaient à leur

apogée en Italie. Ce sont particulièrement les œuvres maîtresses de Michel-Ange, de Raphaël, de Canova.

29 mai. — En route pour Florence. Nous traversons des campagnes presque désertes, cultivées cependant avec assez d'art. Ici et là, on aperçoit des villas. Mais la population se presse, heureuse et intelligente, dans la riche vallée du Pô.

2 juin. — Ô Venise, ville d'enchantement où les étrangers qui ont de l'or à dépenser peuvent être servis à souhait. Venise fut jadis une république faisant du commerce avec les pays d'Orient. Elle y trouva la fortune et la puissance. Parce qu'elle avait épousé la mer, chaque année, le doge, chef de cette minuscule république, jetait, parmi des réjouissances publiques, un anneau dans l'Adriatique. La ville est bâtie non loin de la côte, sur plusieurs petites îles basses. Si on excepte les places publiques, en face des églises et des palais, il n'y a pas de rues ; ou plutôt les rues sont des canaux que l'on parcourt sur de gracieuses et légères embarcations : des gondoles.

5 juin. — Milan, Gênes, Pise, villes de petite industrie, peuplées de gens raffinés, que les touristes aiment à fréquenter. Mais quelle différence entre le Napolitain et le Milanais ! Les populations du nord de l'Italie sont laborieuses et leur agriculture savante.

7 juin. — Gagnerons-nous Paris par Marseille ou par la Suisse ? Ce sera par celle-ci, en empruntant la route du Simplon.

8 juin. — En chemin de fer, nous gravissons le massif des Alpes. Le climat et la végétation changent rapidement, tandis que nous côtoyons des vallées couvertes de bois sombre, des pâturages et, plus haut encore, des glaciers que couronnent des champs de neige, percés seulement par des aiguilles de roche. Là sévissent des tempêtes presque en toute saison. Enfin, à une altitude de 6600 pieds, s'ouvre un tunnel qui perce la montagne sur une longueur de plus de quatre milles ; c'est le Simplon, qui débouche sur le plateau de la Suisse. Demain matin, nous serons à Berne, capitale de la république helvétique. Pays très accidenté et de hauts plateaux, la Suisse est le pays des pâturages, des laitages, de l'horlogerie, du tourisme et de diverses petites industries qu'alimentent des chutes d'eau engendrées par les glaciers. À ces sources d'activité, la Suisse ajoute le pittoresque de ses montagnes qui lui amène chaque été une multitude de touristes.

9 juin. — À Berne. Un peu de repos avant d'entrer à Paris, par la route de Besançon.

10 juin. — Il n'y a pas de grande ville, en France, hors Paris, capitale de la France et de l'intelligence, ainsi que M. Lebrun se plaît à le dire. Il est, certes, difficile d'affirmer quelle est au juste la plus belle d'entre les villes du monde, vu que les jugements peuvent varier avec ceux qui les prononcent. Ce qui laisse moins de doute, c'est que Paris, avec ses cinq millions d'habitants aux mœurs agréables, Paris construit avec tant de goût, est un foyer de haute culture dans les arts et les sciences, et qu'on y trouve les savants les plus distingués, dont les découvertes ont été les plus précieuses. Mes compagnons de voyage ont suivi quelques leçons aux divers cours qui se donnent à l'institut Catholique, à la Sorbonne et dans d'autres écoles fameuses.

13 juin. — Certaines lettres, qui nous attendaient au Commissariat canadien, vont hâter notre retour. Ces messieurs éprouvent le « mal du pays »... Cependant, notre séjour va se prolonger d'une semaine. Je vais la passer dans la famille de M. L., qui demeure à Versailles, dans la banlieue parisienne.

21 juin. — Quoi de plus agréable que l'hospitalité française ?

M. Séverin a visité Mortagne-en-Perche. M. Bernard s'en est allé à Tours, et M. Lebrun à Rouen. Ils ont voulu visiter le « pays » de leurs ancêtres. Les impressions qu'ils en rapportent sont que la France est une terre privilégiée, où l'on fait volontiers des pèlerinages de bonté, de fidélité, et que c'est « le plus beau royaume après celui du Ciel ».

24 juin. — Calais, ville riche de souvenirs historiques. Demain, nous passerons en Angleterre. Nous fêtons la Saint-Jean-Baptiste en causant de la France, patrie de nos aïeux. On y trouve une grande variété de régions, des genres de vie, des productions naturelles, des caractères nationaux, voire des langues différentes ; et cependant le patriotisme est fort, puissant ; il se montre admirablement varié dans une inviolable unité.

Résultat du travail de l'homme, l'aspect de la terre de France s'est embelli. Des hameaux, des villages, des villes s'élèvent dans les plaines, le long des vallées, au pied des petites chaînes de montagnes. Des routes, des canaux et des chemins de fer portent partout le mouvement, la vie, sans

cependant l'entasser et la rendre odieuse. Des monuments superbes, dus à des âges divers, embellissent les cités, décorent les paysages, en donnant une haute idée du pays et de la nation.

Je veux travailler à faire de mon pays une terre accueillante, où il fera bon de vivre.

26 juin. — Sans rien voir de la Belgique ni de l'Allemagne, nous voici en Angleterre, à York. Avec sa vénérable cathédrale gothique, ses ponts de pierre, sa tour romaine, York est le type des villes de la vieille Angleterre, de celle dont parle l'histoire. C'est un lieu de calme, bien différent des villes actives et bruyantes de l'Angleterre industrielle.

27 juin. — L'abbaye de Westminster, la cathédrale de Saint-Paul (réduction à la moitié de Saint-Pierre de Rome), le parlement, l'antique tour de Londres, le palais royal de Saint James, les ponts de la Tamise, des banques, des magasins et de quoi loger huit millions d'êtres humains, sous un ciel de presque toujours voilé de nuages et de fumée, tel est Londres. Les *docks* et les entrepôts du commerce se développent de chaque côté du fleuve. Les navires mettent cette métropole de la terre en communication avec les pays les plus reculés du globe. Ils apportent de la nourriture aux huit millions de bouches de la cité, ainsi que les matières brutes qui alimentent ses ateliers ; ils en sortent ensuite pour porter au loin les produits manufacturés les plus divers.

2 juillet. — Tout le centre et le nord de l'Angleterre sont comme couverts de villes manufacturières. La plupart d'entre elles se sont spécialisées dans certaines industries. Ici, à Manchester. il y a un canal qui met la région industrielle — « l'Angleterre noire » — en communication avec le port de Liverpool.

4 juillet. — À bord d'un navire du Pacifique Canadien, devant Liverpool.

5 juillet. — Notre adieu à l'Europe lorsque nous passons en vue de la côte d'Irlande. Pauvre pays, qui se débat depuis tant de siècles, sous l'étreinte meurtrière des *landlords* anglais !

8 juillet. — En plein *Gulf-Stream*. Le ciel est brumeux, mais le vent tiède. On puise de l'eau pour en constater la température. Mer clémente, ce qui ne se voit pas toujours en hiver, particulièrement. Cet après-midi, nous

apercevons quelques icebergs, les dernières de l'été ; le Gulf-Stream en aura bientôt raison.

14 juillet. — À l'aurore, nous distinguons une côte à peine verdoyante, aux rochers escarpés. Terre ! dis-je. C'est le Labrador, que le détroit de Belle-Isle sépare de Terre-Neuve. Demain, nous serons en plein estuaire du Saint-Laurent.

15 juillet. — Patrie ! Patrie ! La joie de la revoir, me fait délaissier mon carnet de voyage. On n'y voit plus de notes. Certes, je me rappelle parfaitement les bords du fleuve, pleins de grandeur, le profil imposant du rocher de Québec et de la cité de Champlain, l'aspect accueillant des villages, échelonnés sur ses rives. Nous ne nous lassons pas de les admirer. Mais le bonheur du retour couvre tout cela !

Le 16 juillet, nous trouvons à Montréal. Nous rendons grâce à Dieu de ce qu'il nous a ramenés, sains et saufs à nos parents et à nos amis, que nous retrouvons en bonne santé.

Nous nous étonnons mutuellement d'avoir grandi. Je complimente mes compagnons de classe de n'avoir pas interrompu leurs études, d'être restés en contact avec la patrie, tandis qu'ils m'expriment leur regret de n'avoir pu me suivre dans ce voyage autour du monde.

Philéas LACHANCE.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Kaviraf
- Viticulum
- Vigno
- Guillaumelandry
- Ernest-Mtl
- Hektor
- Acélan
- *j*jac
- Toto256
- Cantons-de-l'Est
- TptBot
- Smasongarrison

- Darklama

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)